DE CHACUN SELON SES MOYENS
A CHACUN SELON SES BESOINS

L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES

LE COMBAT SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Celui qui commande se déprave, celui qui obéit se rapetisse. La morale qui naît de la hiérarchie sociale est forcément corrompue. »
Elisée RECLUS.

7 JANVIER 1965
NUMERO 331
0,50 F. LE NUMERO
37e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL • SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS • NOUVELLE SERIE

A l'heure du Crépuscule

« Le bilan économique et social de l'année qui s'achève peut se définir d'un seul mot : Stagnation. »

Cette affirmation qui ne saurait être contestée par personne, émane de l'hebdomadaire « Aux écoutes » du 24-12-64 et elle ouvre le chapitre sur les multiples échecs du pouvoir actuel.

Il est évident que l'essence bourgeoise de cet hebdomadaire ne pouvait lui permettre qu'une vision bourgeoise des problèmes sociaux et, s'il est question de chômage croissant, ce n'est que pour rappeler que : « les 22.000 chômeurs secourus en 1963 sont devenus 24.000 en 1964 et qu'on escompte un chiffre de 25.000 ou plus dès le premier trimestre de 1965. » Autrement dit ce ne sont pas les difficultés que connaissent les foyers touchés par le chômage qui inquiètent la bourgeoisie mais plutôt l'aide accordée à des personnes inactives parce qu'elle risque de grever les profits que tout exploiteur espère toujours tirer de la sueur d'autrui.

Il est d'ailleurs une autre catégorie de gens que la bourgeoisie capitaliste et l'Etat en premier lieu, semblent oublier sciemment : les vieux travailleurs.

Oui, en ce début d'année, alors que tous les chefs d'entreprises font le bilan de l'exercice 1964 et, forts le plus souvent de la passivité ouvrière qui facilite leur plan d'exploitation, élaborent de nouveaux projets ambitieux, les humbles, ceux qui, ayant trop travaillé, n'ont jamais trouvé le temps de s'enrichir aux dépends de la société, ceux-là font un autre bilan : celui de leur misère.

Pour ces derniers, l'approche de l'hiver est toujours une hantise; c'est la crainte des journées glacées qui ne peuvent être radoucies parce qu'il ne leur est pas toujours possible d'acheter le charbon; ce sont les demi-jeûnes prolongés par la cherté des commestibles en cette période de l'année; c'est surtout la lassitude et le découragement de se voir mis au ban de la société parce qu'ils n'ont rien à offrir à cette dernière si ce n'est le fruit d'une dure et longue expérience.

Mais de cela, les privilégiés du système capitaliste ne veulent surtout pas en entendre parler; ils préfèrent, à tout perdre, destiner les richesses nationales à des fins destructives, à des œuvres de mort plutôt que d'assurer aux exploités d'hier un crépuscule de leur vie emplie de paix et de sécurité.

« Maître » Mesmer lui-même fit, en 1962, une déclaration pour justifier l'armée de dissuasion et surtout les crédits scandaleux qui devaient y être consacrés; or, les chiffres qu'il avança, par leur énormité, bien qu'ils soient en dessous de la réalité actuelle, nous permettent d'imaginer le nombre considérable de petits vieux qui pourraient échapper au cauchemar d'une vieillesse incertaine.

Voici à titre d'exemple, quelques chiffres reproduits pour vous permettre d'évaluer, disons à raison de 1.000 anciens francs par jour et par personne, ce qui n'est nullement exagéré, le nombre de journées de bonheur pour ceux qui n'en ont même pas la moitié, et la quantité considérable qui pourraient en bénéficier :

Char d'assaut moyen (30-40 tonnes) 180.000.000 d'anciens francs.

Hélicoptère Frelon, 500.000.000 d'anciens francs.

Mirage IV, 2.500.000.000 d'anciens francs.

Porte-Avions « Clémenceau », 100.000.000.000 d'anciens francs.

Oui ! vous avez bien lu il s'agit de cent milliards d'anciens francs et une usine de séparation d'isotopes en coûte trois cents.

Nous pensons qu'il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage sur la gravité du cancer militariste qui justifie à nos yeux, mais en partie seulement, la stagnation actuelle de l'humanité.

Par contre, nous insistons sur l'extrême urgence de transformer les structures sociales, de révolutionner l'humanité afin que l'aurore d'un nouveau, dissipe le malaise actuel et fasse du crépuscule de nos vies le véritable paradis sur terre, dans la quiétude et la sérénité.

Ce sera alors une véritable Révolution Sociale et c'est pourquoi la C. N. T. reste révolutionnaire.

Ascaso mort en Espagne pour la Liberté

Le 9 février 1932, sur le bateau « Buenos Aires », une bonne centaine de militants révolutionnaires de la C.N.T. et de la F.A.I. étaient embarqués vers la Guinée espagnole.

Ils avaient commis le crime d'avoir pris une part active aux événements sociaux du début de l'année, essayant ainsi de balayer le régime et d'en établir un, qui soit plus égalitaire, plus libre, plus juste.

Parmi ces déportés se trouvaient les « ennemis » de la République : Ascaso, Durruti. Quelques instants avant que la prison flottante ne levât l'ancre, Ascaso m'adressait une longue lettre.

J'en cite ce passage, car mieux que tout, il dépeint l'état d'âme de celui qu'une mitrailleuse faucha dès les premiers jours de la révolte de juillet 1936.

« Partir ! Qu'importe du moment que nous sommes certains de rester dans la pensée et dans l'esprit de nos frères. Ce sont nos idées que l'on veut exiler. Mais cela est perdre son temps, puisque, si nous partons, nos idées restent. Et par les idées qui nous font forts en ces moments du départ, nous reviendrons... Nous assistons à l'agonie d'un système et les parois du « Buenos Aires » sont impuissantes à étouffer notre joie. La perspective d'un long voyage et les souffrances qui nous attendent au bout, deviendront, pour nous, motifs de joie, d'allégresse, car nous pensons que ces souffrances signifient la fin d'un monde que nous haïssons. Oui, quelque chose s'écroule, quelque chose meurt et cette mort est notre vie, notre délivrance.

» Souffrir dans de telles conditions n'est point de la souffrance ; c'est au contraire jouir de voir s'approcher l'heure de la réalisation d'un rêve qui a rempli notre vie et pour laquelle nous sommes décidés à lutter jusqu'à la mort. Partir donc, c'est vivre !

» Nous vous connaissons. Nous savons ce que nous devons attendre de vous. Courage et au revoir bientôt ! »

Oui, mon cher Francisco, avec des paroles aussi riches d'espoir et une telle confiance en les destinées du peuple avec lequel tu n'as cessé de communier, on revient d'exil. Il est, hélas, des lieux d'où l'on ne revient plus...

Deux ans s'écoulèrent avant que j'aie la joie de t'embrasser. J'étais revenu en Espagne pour me retremper au contact des âmes fortes et libres. Ce ne fut guère facile, « ta » république m'interdisait l'entrée. Enfin, on s'arrangea quand même et, trompant la surveillance de la Sûreté, nous pûmes vivre quelques semaines ensemble.

A la veille des événements d'octobre 1934, je quittai l'Espagne, et deux nouvelles années passèrent. Je m'apprêtais à aller le retrouver. Le destin en décida autrement.

Pourquoi reparler de tout cela, tant d'autres l'ont fait, dévoilant certains secrets qu'ils auraient dû taire, ou exaltant des souvenirs qu'ils confondirent.

L'amour du « héros », je ne l'épouse point ; d'ailleurs Ascaso n'est pas un héros, c'est un homme, un camarade, un frère. Par plus d'un point nos sensibilités se rapprochaient et lorsque nos conversations nous portaient à entrevoir l'avenir, des doutes parfois nous assaillaient tous deux, mais la vie reprenait, et l'action nous emportait chacun dans notre sphère personnelle, selon nos tempéraments et nos caractères.

Journalistes de droite, de gauche, d'extrême gauche, hommes indépendants ont parlé de la mort d'Ascaso ; la presse communiste s'est tue, et la presse socialiste, si je ne m'abuse, a omis de signaler sa fin héroïque.

Il n'était guère aimé des « farceurs » de la politique. Il était haï de la presse de droite ; nous, nous l'aimions avec notre âme et notre cœur.

FRANCISCO ASCASO

Tué à Barcelone à l'assaut d'une caserne, par une mitrailleuse, c'est par ces simples mots qu'on annonça sa fin ; on ne trouva rien à dire parce qu'on en avait trop sur le cœur, parce qu'on ne voulait pas s'affliger en ces heures de lutte, parce qu'on ne devait plus pleurer, puisque cela devait arriver un jour : on ne défie pas éternellement la mort.

Son histoire est longue à narrer, puisque d'un an mon aîné, il avait au service de la Révolution quelques années de plus que moi. Jeune déjà, il fut mêlé à la lutte anarchiste.

A sa première condamnation, il fut gracié, parce que trop jeune. A vingt-deux ans, Ascaso fut soupçonné d'avoir participé à un attentat contre le cardinal de Saragosse, Soldevila espèce d'inquisiteur moderne. Le garrot attendait mon ami, mais celui-ci parvint à s'enfuir avant le procès et gagna l'étranger...

Voici le « pronunciamiento » de Primo de Rivera. La répression faisait rage, des milliers de camarades furent arrêtés et déférés devant les tribunaux. Pour aider à leur défense, pour nourrir leur famille, il fallait de l'argent. Comment s'en procurer ?

Nos politiciens déclarent bien dans les réunions électorales qu'il faut le prendre aux riches... Certains se hasardent à l'écrire, d'autres le chantent, aucun ne se risque à l'action. Pour ce faire, il faut des hommes de la trempe d'Ascaso, de la trempe de ses amis.

Ainsi, on trouve parfois du pain pour les familles ; ainsi, on aide à retrouver la liberté à des amis. Le reste, à certaines heures est bavardage. Mais cela vaut d'autres ennuis. Les Sûretés nationales pratiquent la solidarité, elles, tout au moins dans le mouchardage. Une chasse à l'homme s'organisa. Renvoyés partout, expulsés de France, refoulés d'Allemagne, Ascaso et ses amis refusèrent de se rendre en U.R.S.S., connaissant le sort réservé par la « Guépéou » à certains réfugiés politiques étrangers. Ils séjournèrent en Belgique où ils furent plus ou moins tolérés pour éviter d'autres complications. Quant à eux, ils étaient disposés à défendre leur droit à la vie.

Ainsi je les ai mieux connus ; ensemble nous avons vécu des journées inoubliables. Ah ! les bonnes soirées passées en longues discussions sur les problèmes que nous préoccupaient tous.

Je me rapprochai plus d'Ascaso que de Durruti, ce dernier, plus sec de tempérament, plus froid de nature, plus autoritaire, surtout dans la discussion. Lui Ascaso, était l'être sensible et émotif.

Un jour, ce fut le départ. Tous ceux qui hantèrent cette librairie où passèrent tant de figures internationales — et dont beaucoup eurent le sort de mon ami —, s'en retournèrent, appelés par la Révolution d'avril 1931. Ce fut un vide, le calme reparut, mais pas pour longtemps. Un peu plus tard, certains admirateurs du fascisme trouvèrent intelligent de saccager ma boutique, mais ceci est une autre histoire !

Trop de souvenirs m'obsèdent. A quoi bon les évoquer ici, j'en reparlerai peut-être un jour.

Ascaso, mon frère, puisque la mort m'a ravi ton affection, j'ai voulu en ces lignes réveiller le souvenir de cette chaude amitié qui nous unissait au-delà même des communs désirs de lutte.

La cause que tu défendais, d'autres de tes amis la poursuivent. Qu'on ne s'y trompe pas ; il ne s'agit point de la défense d'une République espagnole ou de la sécurité de la France, mais de la liberté sociale, celle qui déclenche les révolutions et que détruisent les gouvernements et les dictatures de droite ou de gauche.

Afin que demain les marchands de papier et les chroniqueurs de la mort n'utilisent ton nom, je le rappelle : Ascaso est mort pour la liberté du peuple, pour cette liberté dont aucun homme d'Etat, aucun homme politique ne s'éprend.

La lutte à laquelle mon ami a voué sa vie entière est une lutte rude et âpre ; elle n'apporte ni gloire, ni honneur, si ce n'est ce témoignage émouvant de simplicité et de spontanéité de tout un peuple reconnaissant. Cette reconnaissance de ceux qu'il n'a cessé d'aimer, c'est tout ce que désirait mon ami, Ascaso. Qu'elle lui soit pleinement donnée. **HEM DAY**

Voir dans « Pionniers et militants d'avant-garde » la belle étude de L. Louvet, *Francisco Ascaso*, p. 159-168.

A bas les exploiteurs

La presse officielle nous affirme que deux Français sur trois sont satisfaits de l'année qui vient de s'écouler. Encore que cette proportion ne soit pas si réjouissante, nous émettons quelques doutes au sujet de ces statistiques dont on sait qu'on leur fait dire ce que l'on veut.

De toute façon, l'année qui vient s'annonce sous d'inquiétants auspices, tout au moins en ce qui concerne les travailleurs.

Témoins ces quelques échos extraits, entre autres, des numéros des 17 et 24 décembre de l' « Usine Nouvelle ».

Dijon : concentration et réorganisation d'un certain nombre de fabriques de pain d'épices, l'usine Philbée fermera ses portes ; conséquence : 135 personnes, dont 65 % de main-d'œuvre, auront à se reclasser.

Lyon : Sur les 800.000 fuseaux du Sud-Est, soit la moitié du potentiel français, 200.000 sont arrêtés depuis cinq mois ; conséquence : fermetures d'usines, 150 licenciements et 450 chômeurs partiels ou totaux.

Condom (Gers) : la société d'exploitation des établissements Perruchot, fabrique de chaussures, a été amenée à fermer ses portes et à licencier tout son personnel, soit 120 personnes.

Cholet : Il y a actuellement 650 chômeurs partiels à Cholet même. La société commerciale textile de cette ville déclare par ailleurs que son activité se poursuivra temporairement pour satisfaire les dernières commandes. Que deviendront les 250 ouvriers qu'elle employait ?

Bellegarde (Ain) : La direction de la filature de la Lorze vient de licencier 105 de ses 183 employés.

Villefranche-sur-Saône : La direction de l'usine Bronzavia a annoncé au comité d'entreprise que 122 personnes sur un effectif total de 475 seraient licenciées à la fin du mois.

Nous pourrions poursuivre, hélas !, cette énumération. Ce sont tous les secteurs d'industrie, toutes les branches de la fabrication, tous les départements qui sont touchés.

La situation n'est pas meilleure dans bien des pays d'Europe et du monde. Le capitalisme d'Etat aussi bien que le capitalisme privé entrent dans une phase aiguë qui souligne ses contradictions inhérentes.

A produire pour réaliser des profits et non pour satisfaire des besoins, il arrive fatalement que la production s'engorge, la capacité d'achat de la masse des exploités ayant été réduite, pour la satisfaction des mêmes profits, à son strict minimum.

Qu'on vienne nous parler après cela de stabilisation, de la puissance économique du pays, de marché commun, etc., et des grands espoirs du gouvernement au seuil de cette nouvelle année nous laisse rêveurs.

Oui, l'Etat veut la stabilisation. Il entend par là, stabilisation de la condition précaire de la masse des travailleurs, refus d'envisager toute mesure d'amélioration de leurs conditions de vie et de travail, concentration de plus en plus poussée du capital et du pouvoir régnant en despote sur un peuple misérable qui ne sait plus que tendre la main pour recevoir l'aumône du pain quotidien, la ration qu'il faut tout de même lui concéder pour qu'il puisse subsister, refaire ses forces et continuer à trimer.

En sauvegardant la part de lion qui est la sienne et celle de ses tenants, l'Etat va pourtant à l'encontre de toute logique car la situation est claire : pour éviter la formation d'un sous-prolétariat de chômeurs, d'employés à temps partiel, de déclassés il faut réduire, et réduire considérablement, cela est possible, les horaires de travail sans diminution du pouvoir d'achat. Ce serait là la consécration et la récompense d'un véritable scientisme aboutissant au mieux-être général par le progrès des techniques. Mais ce serait aussi répartir plus justement les bienfaits de la science, et qui dit répartition équitable dit suppression ou tout du moins diminution des privilèges et des profits des quelques-uns qui vivent en parasites et qui n'admettraient pas même que ceux dont ils vivent deviennent leurs égaux en droits comme en fait.

Face à cette crise dont il va, n'en doutons pas, supporter toutes les conséquences, le prolétariat comprendra-t-il enfin qu'on veut faire de lui, progressivement, une sorte de robot producteur, abruti par les slogans, la publicité, la presse officielle, la télévision, le cinéma, etc., un esclave moderne enchaîné à sa voiture, à son «frigo», à sa «télé» comme l'esclave antique l'était à ses fers ?

Comprendra-t-il enfin l'action réactionnaire des partis politiques, des syndicats réformistes, des humanistes de bon ton qui ne sont que des pantins dans les mains de la classe dirigeante, finance, industrie, etc. ? Comprendra-t-il cela ?

Comprendra-t-il également que le droit de consommation n'est pas une aumône qu'il doit mendier, mais tout simplement le fruit de son travail qu'il doit prendre et défendre contre les accapareurs ?

Nous le souhaitons, nous autres syndicalistes révolutionnaires, car « là où les masses laborieuses ne se laisseront pas subjuguer, là où elles cultiveront l'amour de l'indépendance, là où elles concentreront et fixeront leur esprit et leur volonté de classe, elles créeront toujours leurs propres mouvements sociaux historiques, elles agiront selon leur propre entendement. » Alors, ce ne sera plus devant le comptoir du café du dimanche matin que l'ouvrier parlera de révolte, d'un monde nouveau, de liberté, d'égalité et d'entraide, ce sera à l'usine qu'il aura occupée et sur les barricades qu'il aura dressées contre toutes les impostures.

SEVY

La peine capitale

Par 335 voix contre 170, les membres de la Chambre des Communes ont approuvé l'abolition de la peine de mort en Grande-Bretagne. Cette majorité de 185 voix assure la décision finale de la Chambre des lords. La Grande-Bretagne rejoint ainsi la décision de la Finlande en 1822, celle de la Belgique en 1864. Un peu partout, la peine de mort recule, ce qui est une attestation d'élévation de la conscience de certains hommes, une atteinte à l'esprit de barbarie du pouvoir des Etats. En France, le pouvoir politique interdit la promulgation d'une loi élevée, respectant le caractère sacré de la vie humaine.

C'est le caractère irrévocable d'une décision de jugement qui atteint l'humanité, qui révolte la conscience des hommes qui ne se soumettent pas à la propagande du pouvoir, qui ose parler d'humanité et qui pratique la loi du talion. Les adversaires de la peine de mort se placent uniquement sur le plan moral.

Rien n'est plus bas, rien n'est plus vil, qu'une atteinte à la vie pratiquée anonymement, sans même avoir le courage de l'assassin qui, lui, prend un risque. Quand on constate la responsabilité en chaîne d'une multitude de fonctionnaires qui participent à l'assassinat légal d'un homme et qui peuvent continuer à vivre sans remords, il faut admettre que ceux qui sont les représentants des lois ont une conscience à l'état embryonnaire. Un tel état de conscience permet de douter de tout et justifie toutes les manifestations de la violence.

L'abolition de la peine de mort est la reconnaissance que l'Etat n'est pas une valeur absolue ; sans la peine de mort l'air serait plus sain. La révolution russe, le nazisme, la guerre d'Algérie, le franquisme, infectent la conscience de nos contemporains. La cour d'assise, le conseil de guerre, l'échafaud, le peloton d'exécution, apportent-ils la preuve d'une élévation de la société ? Ne contribuent-ils pas, étant la manifestation de l'esprit de vengeance, à perpétrer indéfiniment l'erreur et la violence ? Ce n'est pas en s'abaissant plus bas que le criminel, que l'on peut élever l'humanité.

La peine de mort souille la société ; prétendre que l'on ne coupe pas les têtes pour punir, mais pour prévenir est faux, car si on veut faire un

exemple, il faut que ce dernier repose sur un bien et non sur un mal. Un Etat qui autorise et maintient la peine de mort apporte la preuve qu'il ne peut subsister que par la crainte.

En Suisse, où la peine de mort a été abolie définitivement en 1942, un membre du Parlement disait : « Je ne conçois pas l'Etat comme un bourreau, je le conçois comme un éducateur, s'efforçant de prévenir le crime, de prévenir le mal, d'amender le délinquant. Je ne vois pas la Suisse d'aujourd'hui, cette vieille démocratie, rétablissant l'Etat-bourreau. »

En Allemagne de l'Ouest, où la peine de mort a été abolie le 24 mai 1949, l'homicide a baissé de plus de 50 %.

En France, au lendemain de la guerre 1939-1945, deux propositions de loi furent déposées pour la suppression de la peine de mort. L'une en 1947 par l'abbé Gau, l'autre en 1953 par Jules Moch ; elles ne furent l'objet d'aucun débat public. Une enquête menée par le journal « Le Figaro » donna en référendum (lecteurs du Figaro) 2.108 réponses dont 1.769 pour le maintien de la peine capitale. Une autre campagne menée par le journal « L'Aurore » insérait le 29 juin 1945, un article d'Henri Bénazet qui écrivait : « Allons, loin d'amollir la répression, il faut l'intensifier en mettant radicalement hors d'état de nuire les individus dangereux et sans considération d'âge ni de sexe. »

Le 1er décembre 1789, le docteur Guillotin propose d'utiliser une machine à laquelle il donne son nom, pour la suppression des condamnés à mort. Le 30 mai 1791, un débat s'ouvre pour savoir si la peine de mort doit être maintenue, Robespierre demande l'abrogation de la peine capitale ; il déclare : « Ecoutez la voix de la justice et de la raison, elle vous crie que les jugements humains ne sont jamais assez certains pour que la société puisse donner la mort à un homme condamné par d'autres hommes sujets à l'erreur. Eussiez-vous imaginé l'ordre judiciaire le plus parfait, eussiez-vous trouvé les juges les plus intègres et les plus éclairés, il restera toujours quelque place à l'erreur et à la prévention. » Le 1er juin de la même année, l'Assemblée décide le maintien de la peine de mort. Par décret du 20 mars 1792, l'Assemblée précise que le mode d'exécution est la guillotine et le 25 avril de la même année, Jacques Pelletier est le premier supplicié exécuté par la guillotine.

Le meurtre raisonné, administratif, anonyme, est une atteinte à l'humanité bien plus grave que le meurtre irraisonné d'un malade ou d'un inconscient. Quand la société se trouve face à un malade ou un inconscient, elle a le devoir de le soigner ou de l'écarter de la vie publique s'il est réellement un danger pour elle, mais elle n'a pas le droit de supprimer la vie de cet être anormal qu'elle doit tenter de guérir et d'élever à la qualité d'homme. L'homme qui tue n'est pas sain ; si la société ne fait que l'imiter plus lâchement encore, elle apporte la preuve qu'elle n'est pas arrivée à un stade de civilisation avancée. Cet héritage de barbarisme reçoit plus particulièrement l'approbation des pays soumis et passionnés de militarisme. Les anarcho-syndicalistes sont contre toutes les injustices, la peine capitale en est une. « *Juger, c'est de toute évidence ne pas comprendre, puisque, si l'on comprenait, on ne pourrait juger.* » (André Malraux).

RENE VILLARD

AUX JEUNES !

Vous vous étonnez que le syndicalisme libertaire survive à l'épizootie bolcheviste qui ruina en partie les espérances communistes du syndicalisme ?

Vous vous étonnez encore de voir tant de nos aînés se consummer autour de formules syndicalo-politiques que le progrès matériel a dépassées ?

Et vous me demandez pourquoi ?

Je vais essayer de vous répondre :

D'abord l'homme, comme tous les êtres vivants, naît, se développe, mûrit, se dégrade en vieillissant, et meurt. Or, il est un phénomène qui lui survit : la perpétuation de la Vie universelle.

Il lui a donné, à cette vie, ce qu'il avait de meilleurs ou de pire ; elle se moque de sa déchéance et de sa disparition ; et on peut constater que la vieillesse est toujours un élément conservateur.

Vous êtes dans la période ascendante, vous, les jeunes. Vous incarnez l'audace, l'enthousiasme, la générosité, et vous vous étonnez que les vieux résistent à votre poussée, paralysent vos efforts pour dégager des faits un dynamisme fécondant. Il en fut toujours ainsi... L'Histoire, la vraie, a toujours été la matérialisation de la dégradation des consciences vieillissantes...

Mais regardez donc ces vieux dont l'enthousiasme se dissout dans leurs souvenirs, dans le culte d'un passé qui n'eut de particulier que leur incapacité à dégager des faits des conclusions valables et constructives.

Vous vous étonnez que dans ce monde prodigieusement en effervescence et en évolution, ils vous offrent leurs vieilles rengaines comme on repeint de vieilles façades ?

Et vous voudriez que ces intelligences finissantes, pour ne pas dire croulantes, s'arrachent à leurs erreurs pour vous conduire vers un monde nouveau où l'égalité économique deviendrait le ferment de la fraternité et la garantie de la liberté ?

Allons donc ! Vous vous étonnez de leur paralysie, mais vous attendez d'eux des oracles incertains et dépassés. Votre respect vous rive à leur impuissance.

L'école laïque a sécrété dans vos esprits le respect de l'âge, des valeurs anachroniques, et confiants et indécis vous empruntez aux vieux leur philosophie politique, ce machinisme politique qui a fait de l'humanité ce qu'elle est : un champ de bataille où les plus forts vivent de la soumission des plus faibles, ou les plus malins se régalent de la crédulité des citoyens, ces idolâtres de la politique !

Et vous voudriez que vos aînés vieillissants, malgré la hardieuse de leurs principes et l'amenuisement progressif de leur lucidité, s'efforcent de surmonter le décalage qui s'opère à un

rythme de plus en plus accéléré entre leur conscience d'hier et les nécessités d'aujourd'hui ?

J'ai vu, et je vois tous les jours vieillir ceux qui furent de ma jeunesse et dont l'esprit n'a pas dépassé les images de leurs jeunes années. Ils ne voient pas que le soleil brille, éclairant chaque jour une vie nouvelle et de plus en plus désaxée par la contradiction flagrante entre le progrès matériel et leur mentalité sclérosée...

Mais il faut agir !

Il vous appartient de leur emprunter ce qu'ils n'ont pas su mûrir, de vous dégager de leurs incertitudes ou de leurs pièges, de forger un syndicalisme révolutionnaire qui soit, par ses techniques fécondantes, le *germe créateur d'une société enfin débarrassée de toute structure politique.*

Si la religion spirituelle brise les énergies, la religion politique les égare : ce sont là les deux excroissances du cancer historique !

Voyez vos camarades, les jeunes étudiants, pauvres victimes d'une université qui ne sait leur offrir que le poison de l'esprit hiérarchique dans une cité que nous avons tous bâtie de nos peines et de nos espoirs. Ils ont pénétré l'histoire des sociétés, mais dans cette ambiance dépravante ils ne savent en déduire la conclusion magistrale, à savoir : que la politique a fait de l'homme un aveugle et un sujet, et que, si l'intelligence doit nous sauver, elle doit nous rendre à notre véritable fonction : l'Homme économique et social.

Regardez-les ces pauvres étudiants, ces martyrs d'un faux enseignement ; les uns se débattent dans les griffes de la dictature bolcheviste, les autres, médusés par des perspectives enrichissantes, cherchent à ressusciter les morts et le plus odieux passé.

(Suite page 2.)

LE COMBAT SYNDICALISTE
ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

Echos de Russie (1)

Nous avons vu dans notre précédent écho que les privilégiés de l'économie soviétique, la classe bureaucratique et intellectuelle, disposaient d'avantages à peu près équivalents à ceux des privilégiés d'occident qu'ils soient exploitants ou non.

Nous croyons intéressant de demander aux technocrates russes ce qu'ils pensent de l'automation en progression rapide dans leur propre pays.

En occident, suivant le rang, le pays, les moyens de corruption, les économistes émettent des avis contradictoires. Il est même remarquable que leurs avis, à ce sujet, différent souvent des perspectives émises par les plus grands chefs d'entreprises.

Nous n'oublierons pas que la Russie par son aire géographique étendue, par ses richesses naturelles, dispose de beaucoup de temps avant la saturation technique. Les avis de ses économistes ne seront donc que des évaluations de valeur relative, mais intéressantes à comparer avec les prévisions de l'économie capitaliste privée d'occident.

Au XX Congrès du Parti communiste on fixa le passage de l'automation partielle à l'automation totale à vingt ans. Voyons ce que disent les intéressés en cette matière :

1° L'augmentation de la productivité en économie socialiste déterminera une baisse des prix de détail, et par conséquent un relèvement du pouvoir d'achat. Elle augmentera l'abondance des biens, doublera le revenu des habitants en dix ans facilitant le passage au communisme.

Les autorités américaines ont tenu ce langage il y a longtemps et trouvaient dans leur certitude d'un passage à une richesse générale la raison de combattre le communisme. Aujourd'hui, malgré l'évolution rapide vers une automation totale, on s'aperçoit que les bénéfices de cette évolution vont aux privilégiés sans sortir des millions d'hommes de la pauvreté.

2° La semaine de 35 heures se généralisera bientôt pour la plupart des travailleurs.

Nécessité, devant la monotonie des travaux à la chaîne et des bruits d'atelier, d'aménager les usines et de les rendre plus agréables.

Ils déclarent, les uns, qu'en régime planifié l'automation ne peut provoquer de chômage.

Les autres : « Que les travaux manuels étant remplacés par la commande électronique, le premier résultat des chaînes automatiques est de réduire le nombre des manœuvres et des travailleurs spécialisés tout en augmentant le nombre des techniciens.

3° D'après « le Plan de la répartition rationnelle de la main-d'œuvre » : « *L'adoption de l'automation crée un excédent de main-d'œuvre au niveau de l'entreprise et de la région. Aussi, est-il nécessaire de redistribuer la main-d'œuvre entre les républiques, les régions et les zones économiques. La direction centrale de l'économie nationale permet le reclassement de tous les travailleurs que l'automation rend excédentaires.* »

« C'est ce que dit l'Occident sans se soucier davantage de l'homme : produire, surproduire pour vendre, tant il est vrai que l'économie financière n'aurait aucun sens si elle ne luttait pour le profit.

4° « *Le maintien de taux élevés de production et de revenu national exige un accroissement de la productivité (automation) à mesure que la réserve de main-d'œuvre s'épuiserait...* »

Alors, si les machines arrivent à remplacer les hommes dans des conditions d'abondance qui dépassent les besoins, à quoi bon surproduire sinon pour la puissance et le profit ?

C'est ce que pensent tous les occidentaux :

« *L'automation provoquerait peu à peu une égalisation générale des tâches et par conséquent des rémunérations. Cela supprimerait des différences sociales et mettrait fin à l'existence d'une classe séparée des travailleurs non manuels.* » (Poustévalov, page 26.)

Contrairement au professeur de Moscou, dont nous avons donné une partie de l'interview, cet économiste officiel considère, lui, que la différence des revenus, donc des conditions sociales, est suffisante pour former des classes nettement en opposition.

Si nous jetons nos regards sur la Yougoslavie, nous voyons les travailleurs qui sont déjà placés en état d'autogestion des entreprises donc qui jouissent d'une grande autonomie par rapport aux travailleurs russes, ne pas s'en satisfaire et demander le salaire unique. Ce n'est que par la voie de l'égalité des conditions que les travailleurs parviendront à maîtriser l'automation et à faire que les machines deviennent les esclaves de la communauté humaine.

Pour faire succéder l'autorité sur les choses à l'autorité sur les hommes, il faut abolir les différences de conditions, le profit et l'Etat. Au gouvernement des gens il faut substituer l'Administration des choses.

(1) Voir « C. S. » N° 330.

Le néo-capitalisme

Des exemples ? Les cléricaux ont tellement répété sur tous les tons que l'anticléricalisme était depuis longtemps abandonné par les gens intelligents que, ma foi, on préfère passer pour... intelligent et laisser là la vieille lutte contre les sorciers. On a tant répété, sur tous les tons, que les régimes socialistes s'opposaient à la vraie liberté, qu'ils n'étaient que des régimes totalitaires (2), monolithiques, inhumains, que la libération de l'homme sera l'œuvre des sociétés hautement techniciennes, que Marx n'était plus qu'un sépulcre blanchi, que, ma foi, on se dit : « Après tout... c'est peut-être vrai. Et puis... c'est si commode. Allons à la pêche ! ».

Le deuxième but à atteindre par le capitalisme moderne pour éviter le retour de l'unité ouvrière et d'un régime vraiment démocratique est la destruction des foyers spirituels où le peuple puise les éléments de la culture et le goût de son émancipation, en premier lieu l'école. Il importait donc d'en finir avec cet instituteur républicain, ce jacobin des campagnes, des communales, des grandes cités ouvrières, qui luttait dur et ferme pour défendre les droits si chèrement acquis dans des révolutions sanglantes. Cette destruction de l'école laïque est en bonne voie aujourd'hui, merci. Les écoles primaires ne sont-elles pas envahies maintenant par les sacrés bataillons des « Equipes enseignantes » (3), par les faux-jetons de chapelles soi-disant syndicales qui utilisent jusqu'à notre vocabulaire, pour empêcher que l'unité des salariés ne se fonde sur la lutte de classes et sur l'internationalisme. Quant au S.N.I., il n'est plus guère qu'un syndicat de cotisants, une caisse d'assurance contre les « histoires » possibles, un rassemblement de gens malheureux et impuissants devant le démolissage systématique de leur maison. Instituteurs et professeurs se refusent au vrai combat, comme la plupart des autres salariés. Jouir ! Vivre de l'Objet ! Et surtout la paix, la paix à n'importe quel prix ! Faire la révolution ? D'accord ! Mais pas le dimanche, et encore moins pendant les grandes vacances !...

On a démoli l'école, on a démoli les chambres parlementaires, et par là même, les partis politiques ont perdu jusqu'à leur raison d'être. Discuter de quoi dans les sections, dans les cellules, puisqu'il n'est plus d'audience pour elles et que la machine à gouverner marche toute seule ? Allons à la pêche !... Plaisanterie ? Voici pourtant transcrite telle qu'elle fut prononcée, la réponse d'un instituteur à une militante de l'Ecole moderne qui l'invitait à une réunion : « Oui... peut-être, si le brochet ne mord pas ce jour-là... ». Pendant ce temps, camarade pêcheur, pendant que, oubliant ton métier, tu rêves au bord des rivières, des écoles laïques ferment en Bretagne, en Vendée ; et dans les écoles d'en face, regorgeant d'élèves, on fabrique de l'ouvrier conditionné, du progressiste pas râleur, capable d'apprécier les hautes qualités humaines du patron moderne, philanthrope actif et musclé, si dévoué aux saintes bonnes œuvres !

Néo-capitalisme ? Voyez plutôt. Je passe, chaque jour, devant une petite conserverie qui emploie une cinquantaine de jeunes ouvrières et quelques ouvriers. Les filles attendent à la porte, dans les jolis matins d'été, mais aussi dans les aubes glaciales de l'hiver. Elles ont, 15, 16, 18 ans ; les gars aussi. Elles rient et les gars les chachutent un peu. Elles sont frustes et l'école qu'on leur a offerte, tableau noir, tables rangées, maîtres scolastiques empêtrés dans des méthodes abêtissantes, l'école n'a pu leur apporter joie et lumière. Elles s'y sont ennuyées et, dès qu'elles ont pu le faire, elles sont venues se placer à la conserverie. Là au moins on rigole. Elles sont, pour le patron, un bon matériel humain, stupide à souhait. L'affaire est florissante, les bâtiments se multiplient. Alors le patron de choc devient maître du pays, puis il se fait philanthrope : il bâtit des maisons qu'il loue, un bon prix, naturellement. Ça camoufle les bénéfices, ça supprime des impôts et en même temps ça rapporte. Il daigne même s'occuper de cinéma, de la société des sports ; il a, bien entendu, sa place au conseil de fabrique. Le dimanche, dans sa propriété, il reçoit en grande pompe, pendant que ses ouvrières, aux fastes attristants des bals sous paquet, se font faire des enfants par mégarde. Quelle différence, s'il vous plaît, avec l'ouvrière de 1900 ?

(2) « Le Monde » du 7 octobre 1964, citant un rapport de Deschamp, secrétaire de la C.F.T.C., écrit : « La lutte des classes est une réalité dans le système capitaliste, réalité imposée par les possesseurs de capitaux. Si la lutte est nécessaire pour accéder à plus de justice, autre chose est de la développer systématiquement au risque de tomber dans une société totalitaire. » Voilà qui est net : on ne souhaite pas *la* justice, mais seulement *plus* de justice. Je ne vois pas d'autre part pourquoi le fait de supprimer le profit capitaliste nous vaudrait une société totalitaire. En France, je n'ai jamais vu de socialistes dignes de ce nom employer des méthodes totalitaires, par contre, nous sommes quelques-uns à conserver dans notre épiderme les souvenirs percutants des miliciens fascistes et autres policiers parallèles au service du capitalisme bien-pensant : Croix de Feu, Doriotistes, paysans Dorgéristes, ligues éteintes et toujours renaissantes, souvent rivales d'ailleurs, mais dont le but commun est la sauvegarde de l'aristocratie bourgeoise. Ces gens bornés et violents n'hésitent pas devant les crimes politiques.

(3) Ces pas-feignants consacrent leurs jeudis, leurs dimanches et leurs grandes vacances à hanter les stages, les sessions, les carrefours et autres colloques organisés par des pères ou par des prêtres. Thèmes : pédagogie et Bon Dieu. Hélas ! Chez nous, je ne connais que les militants de l'Ecole moderne pour accepter de sacrifier leurs loisirs à l'école. Quant aux autres... à la rigueur, une bonne « colo », *payante*, mais surtout l'ambulation idiote, la pêche, la famille...

Une mort « héroïque »

D'un paquet de vieux journaux qui vient de me tomber par hasard dans les mains, je retire un exemplaire qui porte la date du 25 décembre 1914. Je le déplie avec précaution et, tout de suite, un titre attire mon attention, « *La Mort héroïque de Péguy* ». L'article est signé de Maurice Barrès, et d'aucuns penseront sans doute qu'il est assez vain de s'attarder, ne serait-ce que quelques minutes, sur la prose de ce célèbre bravache jusqu'auboutiste, qui s'était fait un devoir d'exalter patriotiquement le sacrifice des autres.

Il s'agit, ici, de Péguy, dont les milieux d'Action française ont fait un demi-dieu, en associant habilement ses mérites d'écrivain et de poète à sa fin « héroïque ».

Mais il s'agit aussi de la guerre, et j'estime qu'il est toujours nécessaire d'en montrer, à chaque occasion, la stupide cruauté, en même temps que l'inconcevable légèreté, pour ne pas dire plus, de ces clercs, dont le devoir aurait dû être d'éclairer l'opinion au lieu de se faire les complices du mensonge et du bourrage de crâne les plus abjects !

Barrès donc écrit ceci : « *J'ai reçu une lettre datée du 12 décembre et qui m'a été écrite par un soldat. Ce soldat s'appelle Victor Boudon; il a été blessé le 6 septembre à la bataille de l'Ourq... Ce brave me dit : J'ai eu l'honneur de combattre aux côtés et sous les ordres de Charles Péguy dont vous avez glorifié la belle mort au champ d'honneurs. Il fut tué le 5 septembre à Villeroy, à côté de moi, alors que nous montions à l'assaut des positons allemandes.* »

Et Barrès d'ajouter : « *Voilà qui est capital. Voilà qui donne son élan définitif à toute l'œuvre de ce noble esprit. Il a vécu, ou du moins il a voulu vivre en marchant à l'assaut des positions allemandes; il distinguait, chaque jour mieux, que le terrain français est encombré de germanisme inacceptable, stérile, menaçant. Ce que nous retenons de son œuvre littéraire dénonce, attaque et repousse l'invasion spirituelle de la Germanie dans notre Université. Et il meurt, l'épée à la main, à la tête des soldats de Délivrance, en montant à l'assaut des positions allemandes. Le poème est parfait.* »

Et là, nous sommes obligés d'en convenir. En ce qui concerne Péguy, le poème est parfait. Malheureusement Péguy n'était pas seul à combattre les Allemands ; il était entouré de pauvres bougres qui n'avaient aucunement l'intention de repousser l'invasion spirituelle de la Germanie dans notre Université, ni même de repousser l'invasion du territoire par l'armée allemande et dont l'idéal « terre à terre » consistait tout bonnement à vivre tranquillement sur le coin de terre où ils étaient nés. Et nous ne devons pas oublier que c'est grâce à des gens tels que les Péguy, les Barrès, les Déroulède et tant d'autres se faisant les complices inconscients du cipitalisme international en contribuant à la mise en condition des esprits, que la guerre put être déclenchée ! Pendant plus de quarante années ils y avaient travaillé, à cette mise en condition, à ce formidable bourrage des crânes, depuis la guerre de 1870 ; et force nous est de reconnaître qu'ils y réussirent au-delà de toute espérance ! A tel point qu'aujourd'hui encore, après une autre guerre encore plus stupide que l'autre, beaucoup croient avoir sauvé, en 1914, le droit, la civilisation et *tutti quanti !*

Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à Maurice Barrès et au soldat Victor Boudon. Celui-ci dit encore, dans sa lettre : « *J'ai fait de cette belle mort un petit récit, dépourvu de toute prétention littéraire. Si vous croyez devoir le publier, je serais heureux de rendre ainsi un dernier hommage à la mémoire de ce brave...* »

J'avais l'intention, au début, d'extraire deux ou trois passages seulement de ce récit, afin d'édifier le lecteur. A la réflexion, je crois qu'il vaut mieux le donner en entier. Car il est hautement significatif à la fois de la manière dont les P.C.D.F. furent menés à l'holocauste et des effets nocifs de l'exécrable littérature revancharde dont j'ai parlé plus haut.

BLANQUET

(A suivre.)

EN BREF

— Le gouvernement français, afin de ne pas se laisser encrouter dans un plan de stabilisation qui le gêne, a décidé de supprimer le bulletin hebdomadaire publié par l'Institut national de statistiques et d'études économiques, qui donnait chaque semaine le prix moyen des biens de consommation et plus particulièrement chiffrait d'une manière indiscutable le fiasco d'un gang. Ledit bulletin aura vécu en tout seize ans et sept mois.

— Le système salaires-profits vient d'être réinstauré dans les entreprises soviétiques. C'est l'économiste américain Liberman qui contrôlera la bonne marche de « l'expérience » qui doit être progressivement généralisée. C'est le remplacement de « l'exploitation de l'homme par l'homme » par le contraire.

L'homme de l'année élu par les lecteurs de l'hobdomadaire « L'Express » est Mao-Tsé-toung. Hé ! hé ! N'y voir surtout aucune coïncidence.

PLAISIR de LIRE

LA RELIGION

Le christianisme n'a pas fondé une société neuve, il n'est pas arrivé avec un code ; il a opéré mystiquement et empiriquement dans les milieux pourris en sauvant quelques éléments de la gangrène universelle, et pendant quatre siècles il a été pourchassé comme foyer d'athéisme et d'anarchisme par les pouvoirs régnants. Quand au IVe siècle il est apparu comme ayant gagné la majorité de la société romaine à des idées libératrices sans doute, mais sans autre mode organique de vie qu'un pastiche des cadres mêmes de l'Empire. Le politicien avisé qu'était Constantin l'a fait rentrer comme sujet acquis dans les cadres réels de l'Empire et en a fait un instrument politique entièrement à sa merci. Le reste de l'Histoire montre que le christianisme sous la forme catholique romaine n'a plus été ensuite qu'une machine de guerre politique entre les mains des évêques de Rome dont l'ambition rêva de prendre la suite des affaires de l'empire romain en Occident, avec les seuls moyens de la politique romaine : la division en vue du pouvoir, et l'idée fixe de dominer politiquement l'Univers derrière le paravent des prétextes religieux et de leurs décors archéologiques. Quoi qu'en disent les apologistes ignorants ou sectaires du papisme politique, chaque fois qu'il s'est produit en Europe une ébauche de société à endances vraiment organiques, ce fut malgré et contre Rome.

En France, l'organisation si sociale de Louis IX dut se défendre de Rome par la pragmatique sanction renouvelée pour la même raison par Charles VII à la demande de l'Eglise de France elle-même et quand Rome persuada Louis XI de l'abolir, ce roi fut forcé de la rétablir par les parlements et l'Eglise de France. Enfin, quand pour la première fois Philippe Le Bel, au XIVe siècle, en réunissant les Etats généraux, rendit concret en France un statut organique vivant, ce fut contre la politique impérialiste usurpatrice antisociale et antireligieuse par conséquent du César clérical de Rome.

Dans l'ancienne Rome le premier soin de Jules César fut d'ajouter à la couronne impériale, qu'il usurpait, la tiare non moins usurpée de souverain pontifical et ses successeurs poussèrent la folie sacrilège jusqu'à se faire décréter divins. Dans la Rome chrétienne le même fait s'est produit en sens inverse, dès que les évêques de la ville de proie se firent papes (malgré la constitution de l'église qui faisait égaux et solidaires tous les évêques chrétiens) et rédigèrent pour leurs successeurs dès le Ve siècle le testament purement politique de la papauté exactement calqué sur le testament politique de l'Empire romain : « Diviser pour commander, se souvenir de régir le monde. » Alors ils relevèrent subrepticement la vieille tiare de l'ancien sacerdoce étrusque avec un embryon de couronne qui s'affirma à peu en couronne réelle, puis se doubla et se tripla sous Boniface VIII au XIVe siècle lorsque ce César clérical se crut assez fort pour se proclamer roi des rois, pape, empereur, et qu'il eut l'audace de le signifier symboliquement un beau jour à l'univers chrétien en faisant porter devant lui les deux glaives, alors qu'il s'avançait lui-même affublé des insignes traditionnellement représentatifs de l'office impérial.

Aucun homme politique ne s'y trompa et ainsi se perpétua la guerre dite du sacerdoce et de l'empire, qu'il faudrait plutôt appeler de son vrai nom, guerre de politiciens de noms contraires, mais de même nature. La ruine de l'autorité religieuse est venue de là, elle fut consacrée enfin jusque dans les masses parce qu'elles avaient fini par découvrir elles aussi que les initiales du nom de Jésus-Christ n'avaient en définitive pour ces politiciens pseudo-religieux que le sens de celles de Jules César.

Si nous interrogeons maintenant les directions des politiciens cléricaux dans la suite de leur manière, nous les voyons adopter une double ligne de conduite vis-à-vis des peuples victimes de la double vengeance politique clérico-moharchique.

Quand ils étaient plus ou moins d'accord avec les puissances civiles régnantes, ils prêchaient au peuple un seul moyen d'alléger ses maux : «Prier Dieu de changer le cœur du prince. »

Lorsqu'ils étaient, au contraire, en guerre contre ces puissances, ils n'hésitaient pas à prêcher au peuple la révolte ouverte et même ils le déliaient officiellement de toute obéissance à ses souverains légitimes dûment excommuniés par eux. Au XVIe siècle les jésuites ont même enseigné ouvertement le droit au régicide ; chose singulière la Sorbonne a homologué officiellement cet enseignement et, en France, le pouvoir l'a toléré. Henri III et Henri IV en ont été les victimes et on sait quelles mains tenaient le manche du poignard. Louis XV a ensuite failli y passer, mais quand Louis XVI y eut passé par les mains de la Révolution, les politiciens cléricaux en firent un martyr parce que ce meurtre n'était plus dans la ligne de leur intérêt politique et, cependant, le meurtre de Louis XVI dérive des mêmes doctrines qu'ont prêchées et exécuées ceux de Henri III et Henri IV et qui en en avaient perpétré bien d'autres au cours de l'histoire. C'est assez dire qu'il ne faut pas plus attendre le salut des politiciens cléricaux que des autres, car leur doctrine est celle d'Aristote qui n'a trouvé de meilleure garantie pour ses formes gouvernementales que « la vertu des gouvernements et leur devoir d'être juste » et de son perroquet Montesquieu qui prétend que les « Républiques ont également pour principe la vertu, et les Monarchies l'honneur. »

Au jour le jour

A PROPOS DU TRAVAIL NOIR...

En cette deuxième année du « plan de stabilisation » *(sic)* tous les prix continuent à monter ; après les loyers, peut-être les transports... Pour nous, dont les salaires dérisoires sont déjà sérieusement écornés, il n'est pas question de payer encore plus. Que l'Etat et le patronat se débrouillent ! S'il le faut, nous le ferons savoir comme par le passé.

Il est déplorable de voir certains de nos camarades, comme à la *G.S.P. de Courbevoie*, tenter vainement de sortir de cette impasse individuellement, au détriment de leurs heures de détente, et au péril de leur santé. Non contents de faire 50 heures et plus, ils acceptent de peindre à l'acétone, sans masque ! Si la direction « mégote » pour 30 F (prix d'un masque) nous devons, nous « mégoter » pour nos poumons et notre repos.

Par le travail noir, nous n'en sortirons pas, bien au contraire. Notre seule perspective est la lutte la plus large possible pour l'augmentation générale non hiérarchisée de nos salaires (au moins 200 F par mois) et le retour aux 40 heures sans diminution de salaires. (1ère étape avant les 36 heures)...

A MAUVAIS SALAIRE, MAUVAIS TRAVAIL

Notre unité et notre détermination sont nos seules forces. Une fois de plus, nos camarades de *S. E. Lanvile (bâtiment)* en ont fait la preuve éclatante :

Sous prétexte de « malfaçons », la direction prétendit amputer le montant de nos feuilles de paye de 10 %, lesquels nous seraient versés le mois suivant, si toutefois les « malfaçons » étaient réparées et si aucun incident de ce genre ne se reproduisait. Sept plâtriers « montèrent au bureau » porteurs de la colère de tous, et obtinrent du patron le paiement intégral du montant de nos feuilles de paye.

Si nos exploiteurs veulent un meilleur rendement, qu'ils commencent par améliorer nos salaires et nos conditions de travail. N'oublions pas le mot d'ordre de la « vieille » C.G.T. d'avant 1914 : « A mauvais salaire, mauvais travail ! »

LES VOLEURS NE SONT PAS CEUX QU'ON PENSE

Dans une mûrisserie de bananes de Villejuif, six ouvriers d'origine espagnole ont été surpris, lors d'une fouille, avec un ananas dans leur musette, qu'ils se proposaient de soustraire « au profit » du patron.

Bien sûr, nous savons que tous les moralistes vont encore nous montrer du doigt : « Vous justifiez le vol ! »

« Mais vous, ne le justifiez-vous pas en admettant par votre silence la propriété privée des moyens de production et l'exploitation de l'homme par l'homme ? »

Ce qu'il faut dénoncer, ce ne sont pas ces « voleurs » qui ont été licenciés, mais le système inique qui réduit un homme à voler un fruit !

Lorsque l'on sait que dans cette mûrisserie on travaille en moyenne 75 h. par semaine pour un salaire horaire de 3,10 F, on peut se demander qui vraiment est le voleur !

D'autre part, la municipalité de Villejuif n'est-elle pas « communiste » ? Comment ces « défenseurs » de la classe ouvrière permettent-ils un tel mépris des conquêtes de 1936 (loi des 40 heures !) dans un de leurs fiefs !

Le loup et l'agneau

Un agneau se désaltérait dans le courant d'une onde potable. C'était une mixture qui, à base d'eau de rivière, contenait les ingrédients les plus divers, comme le mazout, les rats crevés, des morceaux faisandés d'Algériens qui étaient immergés depuis quelques années. Les services officiels d'épuration avaient tenu à y ajouter leur grain de sel sous la forme de quelques litres d'eau de javel et d'acide fluoridrique.

Un loup donc survint qui n'avait pas faim du tout. Il mangea tout de même l'agneau. Il le mangea car il fallait qu'il le fasse. Sa position de loup ne lui laissait aucun autre choix. L'agneau fut mangé car il fallait qu'il le fût. Sa position d'agneau exigeait qu'il se jetât dans la gueule du loup.

Voilà le problème. Les loups, peu nombreux, n'ont pas réussi à bouffer tous les agneaux. Et les survivants se sont mis à vieillir. Ils ont fini par devenir de bons moutons. Le mouton dans sa définition doit suivre un autre mouton. Le tout est de savoir qui est le premier, celui qui est en tête. Plutôt, ceux qui sont en tête. Le malheur veut que ceux qui sont le plus écoutés soient ceux-là même qui veulent à tout prix discuter avec le loup. Ceux qui veulent négocier un coin de rivière. Ceux qui veulent boire de l'eau minérale en quelque sorte.

Il y a aussi les autres, ceux qui sont mêmes devenus des béliers. Eux pensent qu'il est possible, après tout, qu'une centaine de béliers ensemble pour ouvrir le chemin arriveraient à bousculer les vieux loups qui se sentent en sécurité. (Les vieux loups se sentent protégés par une équipe de moutons qu'ils ont bien dressés. Mais ils devraient faire attention. Leurs moutons pourraient bien un jour les laisser tomber et suivre les autres. Ou même, leurs moutons pourraient seulement ne pas être assez nombreux pour endiguer tous les autres. Ils ne devraient pas oublier qu'à l'heure actuelle, il y a quand même plus de deux milliards de moutons qui se font dévorer à longueur d'année et que ceux là finiront bien par en avoir marre un jour.) Les béliers, dans le fond, ne font qu'attendre que des moutons mécontents viennent à leur rencontre. Et puis un jour, comme dans un rêve, les loups seront obligés de devenir végétariens car ce jour sera celui de la GESTION DIRECTE.

THYVE

Non-violence, terrorisme individuel, violence prolétarienne

Avant que les événements en aient définitivement prouvé l'inconséquence, il était encore possible, à une certaine époque, d'être sincèrement révolutionnaire et non violent. Révolutionnaire et non violente elle l'était, la foule de Petrograd qui, derrière le pope Gapone, se fit sauvagement massacrer alors qu'elle portait des pétitions à « notre petit père le tzar ». « Le Dimanche sanglant » de Petrograd eut pour résultat de marquer à tout jamais l'impossibilité d'une transformation de la société par des moyens pacifiques. De ce jour, l'ouvrier comme le moujik russes, et avec eux le prolétariat mondial, surent qu'en dernier ressort la violence seule trancherait. La classe ouvrière ne parle plus de non-violence, elle ne se pose même plus la question ; elle sait. Il lui aura fallu payer dans le sang et dans les larmes cette dure leçon.

Se déclarer encore aujourd'hui révolutionnaire et non violent, ce n'est pas du tout faire preuve d'optimisme, c'est uniquement montrer son appartenance idéologique à la bourgeoisie.

Refuser la prise d'une forteresse s'il faut pour cela employer la violence, c'est accepter de la laisser aux mains de ceux qui la détiennent, c'est objectivement servir leurs intérêts et épouser leur cause.

Si, au nom de nos objectifs de classe, nous condamnons sans appel le mythe de la non-violence, en fait contre-révolutionnaire, nous condamnons également « le terrorisme individuel » comme émanant, non d'une authentique volonté révolutionnaire (de classe), mais d'une révolte adolescente et romantique, d'un pessimisme exacerbé, ou d'un désir éperdu d'agir, « quand même », lorsque la situation n'offre apparemment aucune perspective.

Parfois, après une lourde défaite du mouvement ouvrier, des éléments ayant perdu confiance dans les possibilités de combat des masses, peuvent ressentir le besoin de se substituer à elles ; tel Souvarine dans « Germinal » qui, une fois la grève écrasée, inonde la mine, estimant, par là, la défaite définitive et renonçant à toute possibilité d'une renaissance de la combativité ouvrière.

La portée révolutionnaire d'une telle attitude a, elle aussi, été historiquement démontrée. L'échec des attentats socialistes révolutionnaires et de la « Volonté du Peuple », restés sans incidence sur les masses populaires, prouve clairement que l'on ne peut dissocier la volonté révolutionnaire du mouvement ouvrier, que l'on ne peut lutter de façon conséquente en dehors de la participation active de la classe ouvrière.

Actuellement, par suite d'une longue série de défaites, la pensée révolutionnaire s'est trouvée coupée du prolétariat, ce qui favorise une nouvelle floraison de vieilles recettes (terrorisme, non-violence, illusions parlementaires, etc.), qui ne sont que la théorisation de notre faiblesse.

C'est tout particulièrement à nous, syndicalistes révolutionnaires qu'il appartient de remédier à cet état de fait, en participant activement et systématiquement à toutes les luttes ouvrières et, par elles, en fonction d'elles, réorganiser notre groupement de classe : le Syndicat.

RENEE

C. N. T. — J. S. R. — A. I. T.

Manifeste des Jeunesses Syndicalistes Révolutionnaires

Aujourd'hui, à la veille d'événements importants en Espagne, diverses individualités et fractions d'organisations s'élèvent et condamnent toute tentative révolutionnaire de la part de notre organisation sœur la C.N.T. d'Espagne. Ces individualités et leurs organisations renoncent ainsi aux perspectives révolutionnaires et à la vie même de la C.N.T., dont l'existence est conditionnée par la volonté de révolution sociale au sein du peuple travailleur. Il faut noter que cette position de volonté de collaboration de classes après la chute de la mort de Franco est aussi celle des monarchistes de toutes tendances, des syndicats chrétiens, des communistes, et de certains phalangistes repentis.

Devant cette situation les J.S.R. pensent que c'est un devoir pour la C.N.T. française de défendre l'intégrité de nos principes, et que cette lutte doit être menée à travers nos publications en France, puisque c'est dans une certaine presse française que s'exprime la volonté collaborationniste, visant à la dissolution de la plus forte section de l'A.I.T.

Les jeunes syndicalistes sont conscients du danger que représente la vague de réformisme camouflé de plusieurs façons qui, après avoir pratiquement détruit le syndicalisme français, vise maintenant le dernier bastion de l'anarchisme syndicaliste.

Tous ceux qui renoncent à la lutte de classes et prônent ouvertement une révolution pacifique, tous ceux que dans l'ombre ou ouvertement, luttent contre l'affirmation du principe de lutte à outrance contre les privilèges se signalent à l'attention des ouvriers conscients du monde comme des instruments volontaires ou abusés des puissances contre-révolutionnaires qui prétendent émanciper le prolétariat et bâtir le socialisme sans détruire l'Etat.

J. S. R. (CNT)

Aux jeunes !

(Suite de la page 1.)

Mais dans la clarté du soleil levant une voix nous appelle au combat : Debout les jeunes !

Sur les ruines des structures politiques, édifiez l'administration des choses, et une société qui fasse, de chacun et de tous, les autogestionnaires du savoir, de la production, de la distribution des biens et des loisirs. L'avenir et le présent ne sont pas dans le passé, et votre vie doit accomplir sa libération.

Vous avez cette chance merveilleuse de pouvoir devenir, à l'heure où s'écroulent toutes les illusions politiques, les pionniers, les pilotes d'un mouvement irréversible vers l'égalité des conditions, vers la libération des esclaves industriels : hardi les jeunes !

J. B.

Le Gerant responsable
J. SORIANO

Imprimerie des Gondoles
4 et 6, rue Chevreul
Choisy-le-Roi (Seine)

Communiqués

CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

PERMANENCE tous les jours ouvrables de 19 h. 15 à 21 h. et les samedis au siège, 30, r. de la Tour d'Auvergne, Paris, IXe. Métro : Pigalle ou Anvers. Téléphone : TRU 78-64.

2ème UNION REGIONALE

Assemblées générales tous les troisièmes dimanches du mois.

UNION LOCALE DE PUTAUX

Assemblée tous les premiers dimanches du mois à la Bourse du Travail, 21, rue Roque-de-Filliol.

UNION LOCALE DE CHOISY-LE-ROI

Permanence tous les dimanches à 10 h. au Foyer des Sociétés, rue du Dr Roux, salle II.

◆

Nous demandons à toutes les Unions Locales et Régionales de bien vouloir nous communiquer les renseignements indispensables à la remise à jour de la chronique des communiqués de l'organisation.

¿A dónde vamos?

ES ésta, una cuestión que deberíamos plantearnos cada uno de nosotros. En el frenesí de la vida actual, la mayor parte de los hombres no se dan cuenta del camino que siguen. Olvidan pensar lo que para todos significa más facilidad en el curso de la común existencia.

En nuestro mundo, como si se hubiese perdido la razón de ser, sólo se buscan honores personales, o la grandeza material.

Si hacemos un examen del pasado y del presente de la sociedad, nos daremos cuenta de que el hombre permanece atado a las servidumbres y prejuicios tradicionales. De nada ha valido el tiempo transcurrido, por cuanto no ha servido para que el atraso fuera vencido. Como si el hombre fuera impotente ante un estado de cosas que le disminuye en lo que es y en lo que debiera ser.

Toda lucha significa sacrificio: en lo moral y en lo material.

Buena parte de la negligencia del hombre referente a su destino, tiene como fundamento la inexistencia de espíritu de sacrificio, capaz, éste, de influenciar actitudes en concordancia con la elevación integral del ser humano. Si buscamos más razones del desinterés hacia su propia servidumbre, hallaremos, entre otras, la predisposición a dejarse guiar por quienes, precisamente, tienen gran cuidado en que las cosas continúen como están.

En la actualidad, la relativa facilidad de desenvolvimiento, por encima de los preceptos elementales que deberían respaldar la sociedad humana, hace la función de espejismo. Las ilusiones permitidas son el engaño que, en fin de cuentas, se encuentra en el término del camino.

Uno de los grandes problemas de nuestra época es el de preservar a la nueva generación de los efectos nocivos de una civilización dedicada a evitar la verdadera renovación social. Es en el individuo que debe apoyarse la acción revalorizadora. Si éste no se realza moralmente, no podrá haber evolución social capaz de redimir al conjunto: Ni individual, ni colectivamente.

¿A dónde va el hombre? Nuestra misión como adeptos del anarquismo, es proclamar a éste. El espíritu de lucha duerme. Despertémoslo para que, por fin, se consiga una liberación moral y material, gracias a lo que se podrá alcanzar la libertad que nadie conquistará sin combatir, ni la conservaría sin estar dispuesto a defenderla. La libertad es un privilegio que es necesario merecer.

Pensando en que toda revolución debe significar gran progreso, ya que de lo contrario el esfuerzo no serviría para nada, los libertarios debemos ser palanca y fuerza de quienes, víctimas de un sistema social y político, necesitan vencer la resistencia que les opone una clase de hombres imbuídos de un derecho de privilegio abusivo.

La labor de los anarquistas es ardua dada la idiosincracia de quienes viven despreocupados de su destino. Mas ello no debe ser obstáculo para proseguir el combate emancipador. Vale la pena luchar por finalidad tan bella.

ANGEL BASSA

PARABOLA...

(Viene de la página 4.)

golpe, modulando un gesto de desagrado; en su faz ascética apareció la sorpresa y el desengaño. Las encías, el cielo de la boca, el paladar, habían sido invadidos por un gusto repulsivo, áspero y amargo. Muy áspero y muy amargo. Depositó la castaña, triturada como a mitad, en su mano; miróla un instante; miró después, el castaño, a cuyo pie había estado sentado. Era pomposo, de una pomposidad ampulosa, desbordadora Era alto, esbelto; era castaño de adorno. No era de los que daban la fruta comestible. Fruto de pega en árbol vistoso era. Su inagotable confianza no le había hecho parar en la cuenta de tal detalle que era capital aunque a simple vista parecía insignificante. Por ello tan fácil al equívoco. Pero tenía hambre; Ananda tenía hambre; sus tripas exigían algo con que mitigar el hambre. Pero ese algo no podía ser cualquier cosa. Su estómago lo sabía y por eso no decía nada. Ananda no escuchó a su estómago que era, sin embargo, el encargado de la función digestiva.

Se alzó. Arrojó con un gesto indiferente la castaña desmenuzada donde entera la había encontrado. Cogió el cayado y el farol; volvió al camino y con paso seguro y mirar horizontal, reanudó el caminar hacia donde el firmamento y el paisaje se juntaban. Su vientre, de repente, habíase callado y no le molestaba más.

Fabián Moro

ANTENA

LA MISA DE LA MUERTE

MADRID. — Repentinamente, dejó de existir, en la vía pública, la joven de 22 años de edad, Carmela Jiménez Recaj, natural de Paracuellos de Jiloca (Zaragoza), y accidentalmente residiendo en Madrid.

Carmela había perdido hace poco tiempo a su prometido, víctima de un accidente, días antes de la fecha señalada para la celebración de la boda, en Paracuellos de Jiloca y su familia la había mandado a Madrid, a casa de una hermana, con intención de que se distrajera.

La infortunada joven se dirigía a oír misa a la colonia del Patriarca, acompañada de otra señora con la que iba hablando normalmente, cuando se desplomó sin pronunciar una sola palabra.

CONDENAS A DISCRECION

MADRID. — El Tribunal de Orden Público ha dictado sentencia en la causa seguida contra José Sandoval Moris y doce más, procesados por cinco delitos contra la ley del 1 de marzo de 1940, seis delitos de asociación ilícita, uno de propaganda ilegal, tres de uso de nombre supuesto, seis de uso indebido de documentos de identidad y tres delitos de entrada clandestina en el país.

El fallo condena al principal acusado, José Sandoval, miembro del Comité central del partido comunista —cargo para el que reconoció haber sido elegido en el V Congreso celebrado en Praga y reelegido en el VI Congreso— a penas que totalizan 22 años y 3 meses de privación de libertad y multas que suman en conjunto 150 mil pesetas. A los demás inculpados se les han impuesto penas que oscilan entre 4 y 23 años de reclusión y multas de cuantía diversa, según la gravedad de los delitos de los cuales han sido declarados autores responsables.

VICTIMA DEL GIGANTISMO

MADRID. — A pesar de las repetidas seguridades dadas al vecindario de que el agua en la capital no faltaría a pesar del crecimiento artificial de la misma (actualmente 2 millones 300.00 habitantes), el agua ha sido racionada por el procedimiento del corte: de las 5 de la tarde a las 6,30 de la mañana. Al efecto, en un diario se ha leído:

«A primeros de diciembre, Madrid. contaba con una existencia acuosa de 39 millones de metros cúbicos. Al consumo normal de 690.000 metros cúbicos al día, tendríamos agua hasta el 17 de enero caso de no llover. Para evitar que aquellos 39 millones de metros cúbicos se escapen por los grifos sin la lógica contrapartida del agua del Cielo, Madrid ha tenido que apretarse el cinturón y se la ha privado de agua potable durante trece horas y media que, afortunadamente, son las nocturnas.

» Madrid recibe el agua de cinco embalses: tres sobre el río Lozoya, los de Río de Sequillo, Puentes Viejos y Villar; uno sobre el río Jarama, el del Vado, y el de Santillana, a la entrada de la Pedriza. Hay obras para construir otros a fin de aumentar el caudal consumible de la capital, cuya población aumenta a vertiginoso ritmo. Pero de estas obras, se habla de vez en cuando, y no se terminan.

» Esta nueva situación restrictiva se estaba viendo venir y más de un periódico la había adelantado. Sin embargo, funcionarios competentes salieron al paso haciendo declaraciones que echaban por tierra aquellos malos augurios. Uno de estos días, un diario de la tarde ha reproducido un suelto suyo en el que se recogía la declaración de un responsable, el cual aseguraba que «Madrid no tendrá restricciones de agua». Esto era el día 10 de julio último. Ahora se ha mostrado que esta declaración había sido hecha muy a la ligera.»

La restricción fue levantada durante los días 24 y 25 (navideños) y 1.º del año nuevo. Luego la restricción ha sido restablecida, se ignora hasta cuándo. La Iglesia prepara rogativas lluviosas, pero el Ayuntamiento no prepara ingenieros. Mientras tanto, Madrid va aumentando el número de sus habitantes.

SI EL LO DICE...

MADRID.—El comisario general de Abastecimientos y Transportes, Andrés Rodríguez Villa, saliendo al paso de las constances reclamaciones que públicamente se formulan, ha declarado que la producción española no está preparada para el creciente consumo colectivo y en consecuencia se producen la elevación de precios y escasez de mercancías.

ESTUDIANTES ABSUELTOS

MADRID. — Doce estudiantes, de Barcelona, procesados y cuya vista de la causa se celebró ante el Tribunal El fiscal había pedido condenas a de Orden Público, han sido absueltos. seis años o algo menos, acusándoles de asociación clandestina.

DISTINCION

PARIS.—El comediógrafo y periodista Braulio Solsona, corresponsal en París de «Excelsior», de Méjico, ha sido nombrado directivo de la Asociación de la Prensa Extranjera de París.

«PABLO O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE»,

Folleto de 64 páginas, recién salido de prensa, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 F.

Carta abierta

A los compañeros animadores del M. L. y continuadores del anarquismo militante.

ANTE el actual estado de dudas y desconfianzas, consecuencia de tantos años de sopor, o lucha indirecta, me dirijo a los compañeros caracterizados, de responsabilidad probada, para que traten de buscar la solución al problema, haciendo comprender a los amigos ofuscados que es llegado el momento de reflexionar, de dejar en olvido agravios y demás excesos en vistas a la reconciliación de la familia confederal y anarquista. Cuando hay sinceridad, por encima de los enconos cada compañero es hermano del compañero.

Hablo recogiendo el anhelo de cuantos compañeros empiezan a inquietarse por las derivaciones que podría tomar el problema que nunca debiera haberse suscitado. Para evitar el caos se impone una vigorosa reacción de parte de cuantos compañeros de mentalidad centrada permanecen al margen del forcejeo para ver si entre ellos y nosotros se restablece la ecuanimidad y el sentido constructivo de las actividades de todos.

Si precisa se hace un alto en el camino para proceder a un autoexamen de conciencia, y además para preguntarnos si no hemos abandonado el frente de los Pirineos para dedicarnos a mutuas hostilidades. Veremos también si hay algo que acuse a cada uno (no de uno a otro) de haber quedado en posición acomodaticia por modorra de exiliados.

La reaccción moral y física ha de extenderse a todos para restablecer el clima de fraternidad imprescindible para cumplir con la Obra, no de este o del otro, sino del conjunto. Nada más de revolucionarismos de opereta ni de demagogias que mucho visten y nada resuelven. Ni recurso a reuniones que favorezcan a este grupo o al de más allá al margen de los intereses generales de la Organización. Que cada compañero tenga expresión libre, es decir, suya, sin necesidad de apuntador ni traspunte.

Sería bueno cumplimentar aquello de los coloquios libres, no dirigidos, donde se armonizaran las diferentes interpretaciones de jóvenes y no jóvenes, de transigentes e intransigentes. Bajo premisa de respeto a los principios fundamentales de la C.N.T. las variantes todas podrían ser aportadas para su análisis. Uno diría la suya, bien dispuesto a oír el criterio de otro. Tácticas y procedimientos, todo podría ser sospesado. Así sabríamos en qué se basan los partidarios de la acción por la acción; los que preconizan la superioridad de la propaganda bien concebida y aplicada; los que estiman inactual el método de acción directa; y veríamos entre todos, el modo de interesar al proletariado internacional en favor de la libertad de España. Veríamos también como sólo destruir no basta, habiendo que preparar una cohesión, un sistema, para aplicarnos en España en un futuro no lejano. Veríamos también en qué se basa el humanismo de ciertos compañeros, muy inclinados a la práctica solidaria que siempre tan buenos efectos ha conseguido. Analizaríamos a fondo la eficacia que debe tener la Alianza Sindical, y lo producente o contraproducente de una Central Sindical única, ya que algunos han suscitado el último problema por si no tuviéramos ya demasiados. Por último, veríamos eso de que «no puede haber propaganda sin acción ni acción sin propaganda».

Con ese examen general de los temas más urgentes e importantes, lograríase formular un juicio exacto de nuestro estado y posibilidades, viéndose la manera de enfocar cuantas sugerencias y aportaciones se presentaran, apareciendo también de qué modo concretar un capital de lucha, desmotivando la aparición y existencia de grupos marginales. Una máxima atención al problema general con sus ramificaciones, sin descuidar por ello las actividades complementarias.

Con todo ello creo que recuperaríamos el sentido de lucha y de las ideas; aumentaríamos nuestras posibilidades y efectivos, acabaríamos con el confusionismo, y quedaríamos en movimiento eficaz por vertebrado. Y se vería que somos una colectividad idealizada y positiva, en vez de un puñado de utopistas cual algunos interpretan.

MANUEL HERNANDEZ

Dreux, 12-1964.

COMUNICADOS

CRONICA INTERNACIONAL

Por haber llegado tarde aparecerá en el número próximo.

F. L. DE NANCY

Celebrará Asamblea general el 10 de enero a las 3 de la tarde, en el sitio de costumbre. Ruega a todos los afiliados de asistir, debido a los asuntos de importancia a tratar.

F. DE LIMOGES

Esta F. L. convoca a sus afiliados a la Asamblea General, el domingo 10 de enero, a las nueve de la mañana y en lugar de costumbre.

F. L. DE OULLINS

Reunión el domingo 17 de enero a las 9 y media de la mañana en el local de costumbre. Dado el interés de nuestra información y problemas a tratar, se encarece la presencia indispensable de todos los compañeros.

F. L. DE MARSELLA

Convoca a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar en nuestro domicilio social, 12, rue Pavillón, 2.º piso, el domingo día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana. Se ruega la asistencia de todos.

ALIANZA SINDICAL MONTPELLIER

El día 10 de enero, a las nueve y media de la mañana y en el local de la S.F.I.O., rue Cullen (cerca plaza J. Jaurès), celebrará conferencia a cargo del compañero Ramón Liarte, bajo el tema: «La Alianza Sindical ante el presente y el porvenir de España».

LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL organise, samedi 9 janvier 1965, à 17 heures précises. 110, Passage Ramey, Paris, XVIIIe. une conférence avec Maurice Laisant. Sujet: *Il y a soixante ans mourrait Louise Michel.*

Le 17, conférence de la F.A. sur Proudhon.

PARA REGALO.
«Un hombre que se va»

Recomendamos servirse de «Un hombre que se va», autobiografía del escritor Eduardo Zamacois recientemente aparecida. 550 páginas, impresión excelente, cubiertas tela. Solicitar a esta Administración.

S. I. A. de Toulouse

Domingo 17 de Enero 1965 a las 3 de la tarde.

Espectáculo «Terra Lliure», que interpretará la célebre zarzuela

«LA DOLOROSA»

2 actos y 4 cuadros, del autor J. J. Lorente, música del maestro Serrano. Coros, gtitarras y el grupo de danzas bajo la dirección de Tina Prat y Pedro García.

En el Cine Espoir, 69, rue du Taur.

«LE COMBAT SYNDICALISTE»

Debido al encarecimiento de todo, LE COMBAT SYNDICALISTE, de acuerdo con «Espoir» de Toulouse, se venderá en adelante a 0,50 F. ejemplar. El aumento correspondiente a las suscripciones consta en el cuadro de las mismas.

AMIGOS DE AYMARE

Se ha reconstituído en París el Grupo Amigos de Aymare, haciendo un llamamiento a los compañeros que simpatizando con el mismo se le adhieran. El propósito del Grupo es defender los principios colectivistas de la C.N.T. Dirigirse a V. Toledano, 7, Place Pirel, Paris (XIII).

S.I.A.

CALENDARIO PARA 1965

Hemos recibido el ya clásico Calendario anual de S.I.A., esta vez a meses sueltos, es decir, a doce hojas más la cubierta, modernamente presentado. La parte artística corresponde a los pintores Picasso, con «Mujer de Mallorca»; Brueghel, con «El invierno»; Corot, con «El puente de Nantes»; Ingres, con «Odalisca recostada»; C. Pissarro, con «Entrada al pueblo de Visins»; Degas, con «Planchadoras» y «El tubo»; Van Gogh, con «Trigo tierno» y «Barcas»; Cézanne, con «La montaña»; M. Utrillo con «Le lapin à Gille»; Vlaminck, con «S. Maurice-les-Charencey», y Matisse, con «Figura en un interior».

Cada tela es explicada y cada artista biografiado.

Se puede adquirir el Calendario S.I.A. en francés o en castellano, al precio de 3 F.

«VIDA SINDICALISTA»

Monografía social de una comarca. Contribución a la historia general de la C. N. T.

En venta en esta administración al precio de 0,30 F.

TRIBUNA DE LA NORMANDIA

Episodios racionales

CON este título, el compañero Conrado Lizcano, secretario de la Comisión de Relaciones del Núcleo Zona-Norte, dio su anunciada conferencia el domingo 20, en la ciudad de Evreux, que resultó tan interesante como concurrida.

Grupos de compañeros y compañeras se desplazaron desde las localidades vecinas y no faltaron amigos de la UGT y de la emigración económica que dieron la tónica de un público variado, unido en el deseo de escuchar la voz anarcosindicalista en torno a los viejos problemas de la historia y la cultura de España, estrechamente ligados al presente y al apasionante futuro.

Después de una introducción sobre la modestia de su conferencia, que no podía ser comparada a las que brillantemente desarrolla en esta y otras tribunas oradores de más capacidad y experiencia, Lizcano se introduce en la «selva virgen» de nuestro pasado histórico que recorre con ideas e impresiones diametralmente opuestas a las que ofrecen los viejos manuales de historia e incluso ciertos historiadores considerados de «vanguardia».

Desde los iberos y celtiberos hasta el comienzo de nuestro siglo (con una larga meditación sobre el descubrimiento de América), el conferenciante ha pasado por la criba de su visión y de su crítica los hombres y los acontecimientos más notables de la historia peninsular para desembocar en el presente tan lleno de esperanzas como de insoslayables y decisivos deberes. «Sólo las Organizaciones obreras de avanzada y los hombres de espíritu liberal, pueden sacar a España del pozo negro en que se halla.» Señala ciertos errores y pretensiones de la emigración, en los cuales descuella el viejo juego negativo de las desaveniencias fomentadas por la preocupación casera de los partidos, los ideólogos, y los calculistas a larga fecha. Se piensa en la preponderancia sindical o electoral de mañana, más que en los deberes conjuntos de hoy ante la continuidad de la dictadura franquista, cuyos éxitos (?) diplomáticos están en razón directa de la inoperancia, la abulia y la incoherencia separatista de la Oposición. El franquismo especula hábilmente con las disonancias de sus adversarios, actualmente más subjetivas que objetivas, más ocasionales que racionales.

Sobre las Alianzas Sindicales dice que la denominada A.S.O. tiene, sin duda, sus defectos y sus insuficiencias, pero que la A.S.E. tampoco está exenta de ellos. Se eleva contra quienes públicamente, y sin fundamento, lanzan especies calumniosas dirigidas a ciertos animadores de la primera que purgan en los presidios de Franco su generosa acción en favor de los trabajadores españoles explotados por el patronato franquista, y su amor a las libertades y los derechos sindicales negados continuamente por el Régimen. Estima que nuestro deber no es el de condenar a la A.S.O. y ensalzar a la A.S.E., sino buscar noblemente un entendimiento sincero entre el Interior y el Exilio de manera que las dos Alianzas se fundan en una sola, agrupando a la clase obrera en un esfuerzo supremo y victorioso que libre a nuestro país de la ignominia franquista y augure mejores tiempos para el libre desarrollo del Trabajo y de la Inteligencia

L. MONTEALEGRE

CORREO DE REDACCION

A. E., Figeac. Lo de «An-ido, Portela» lo leístes en «De los tiempos idos», y el periodista que lo ingenió fue Amadeo Biosca. El Anido de referencia era Sánchez Anido, no Martínez Anido. El sucesor de ese animalísimo gobernador fue el general Ardanaz, no lo dudes.

Lo otro, para ser publicado merece el aval de un organismo C.N.T.

PRO COMPAÑEROS ANCIANOS E INVALIDOS

París: Tarragó, 5.00; *Bâle:* X X, 1,90; Un confederal, 10,00; Francisco Navarro, 3,00; A. Tremp, 10,00; Berthe y Jacques, 10,00; *Stains:* E. Bagés, 10,00; J. Sort, 10,00; *F. L. de Versailles,* 50,00; Teodoro Guillén, 10,00; *Bernay:* José Agustench, 10,00; Juan Candelas, 15,00; José Francitorra, 10,00; José Luis Ruiz, 5,00; Eduardo Marzal, 10,00; Andrés Martínez, 10,00; *Vanves:* Bielsa V. 10,00; *Garges:* Santamaría, 30,00; Vicente Grau, 10,00; *Chalons:* Manuel Durán, 18,00; *F. L. París (listas Local),* 89,00; *Bourges:* Saturnino Plaza, 1,30.

TOTAL: 339,20 F.

Servicio de librería

VOLS. A 3,75 F. UNO

Stefan Zweig: «La piedad peligrosa». *Jerome K. Jerome:* «Tres hombres en una barca». *M. Van der Murseh:* «El coraje de vivir», «La huella del Dios», «La Compañera». *W Somerset Maugham:* «La joven romántica», «El agente secreto», «Leed en mi corazón», «Soberbia», «Una hora antes del amanecer», «Cosmopolitas», «Catalina». *Knut Hansum:* «Tierra nueva». *André Maurais:* «La Farisea», «Retrato de una actriz». *Graham Greene:* «Inglaterra me ha hecho así». *John Steinbeck:* «El Valle Largo». *Pearl S. Buck* «Viento del Este y viento del Oeste».

VOLS. A 7,50 F. UNO

Edison Marshall: «El hijo de la Furia». *John Knittel:* «El Hakim», «Vía mala». *Lajos Zilahy:* «Las cárceles del alma». *Pearl S. Buck:* «La gran aventura». *John dos Passos:* «Tres soldados». *Mika Waltari:* «Marco el romano».

VOLS. A 4,50 F. UNO

M. Van der Meersech: «Cuando enmudecen las sirenas», «El pecado del mundo». *André Maurais:* «Tierra de Promisión». *James Hilton:* «La llama de plata».

VOLS. A 4,00 F. UNO

Bellamy: «El año 2000». *Brontë:* «Cumbres borrascosas». *Campoamor:* «Fábulas completas». *Emilio Castelar:* «Ernesto», «Historia de un corazón». *Cervantes:* «Novelas ejemplares». *Cooper:* «El último mohicano». *Dickens:* «Historia de dos ciudades», «Tiempos difíciles», «Aventuras de Puckwick». *C. Duayen:* «Estella». *A. Dumas:* «Las dos Dianas», «La dama de Monsoreau», «Los tres mosqueteros», «El vizconde de Bragelonne», «El tulipán negro», «Memorias de un médico», «El caballero de la casa roja», «La boca del infierno», «Las lobas del Machecoul».

Giros y pedidos a Roque LLOP, 24, rue Ste. Marthe, Paris, X CCCP N. 13507 56.

Conversaciones libertarias

EL PASMO DE LAS DERROTAS

POR ejemplo y constancia, la C.N.T. puede convertirse en la única potencia esperanzadora de España frente a los poderes caducos, repetidamente fracasados, del integrismo, el alfonsismo, el democratismo, el socialismo condescendiente, y el totalitarismo comunista, que está fracasando con el ensayo totalitario franquista. Contra lo que interesadamente se aduce, la C.N.T. es el único estamento social triunfante por encima de la mala suerte, no por religiosidad de la sangre ofrecida, sino por lo establecido con sus pugnas, ideaciones y perseverancias de medio siglo. Las propias derrotas, o consideradas tales, se trocaron naturalmente en otras tantas garantías de porvenir, de éxito previsto a equis plazo. Los fusilamientos de Montjuich y los agarrotamientos de Jerez de la Frontera determinaron interés creciente por el anarquismo, por el estado de secular de atraso del agro español, y por esa trágica certificación de una España Negra existente en época civilizada, sancionando a los ojos del mundo como buena la réplica anarquista española. Las propias barbaridades del gobernante Cánovas del Castillo, secundado por un juez verdugo apellidado Marzo, no consiguieron acogotar al proletariado consciente, que años después del fusilamiento de Nogués, Alsina, Ascheri, Mas y Molas, se declaraba en huelga general revolucionaria por motivo actual solidario. Ni la campaña terrorista gubernamental atribuída a Juan Rull ni la ofensiva de castración revolucionaria intentada por Lerroux en el seno de las multitudes obreras, lograron su objetivo de corrupción, por cuanto en 1909 aconteció la primera revolución antimilitarista que la historia de la humanidad registra. El propio fusilamiento de Francisco Ferrer Guardia excitó al proletariado español y en parte al mundial, a culturizarse con vistas a la revolución consciente y definitiva.

Cada fracaso huelguístico (y conste que tuvimos éxitos apreciables), fue aliciente y experiencia aprovechables para «la próxima». La misma pérdida de la revolución republicana de 1917, sostenida únicamente por anarquistas en Cataluña, ya hemos dicho que le mereció a la C.N.T. el monumento de simpatía y adhesión popular conocido por Sindicato Unico. La matanza de compañeros nuestros perpetrada por los monstruos Dato, Arlegui, Martínez Anido y Cía., operó una reacción confederal-libertaria que los oportunistas de Marx, introducidos en nuestras filas, no consiguieron desviar a pesar de la protección recibida de la U.R.S.S. La plaga dictatorial primorriverista mordió a muerte sólo en nuestras filas, ya en Atarazanas, ya en Vera de Bidasoa. La República nos impidió en lo que pudo, oponiéndonos guardias de Asalto y grupos obreros politizados. Sin embargo, se tuvo aliento para ensayar comunismo libertario en Cataluña, Aragón y Andalucía. Se pagó caro, porque en su juego los libertarios jamás truecan las cartas. Es el precio de la franqueza.

En Asturias la C.N.T. estuvo presente, y en una Cataluña maleada nuestra sindical no se opuso a la huelga general política, más que revolucionaria. Con las armas que en el 6 de octubre a la Generalidad le cayeron de las manos, hubo para empezar, confederalmente, un histórico 19 de julio.

Incluso nuestras colectividades, comúnmente socializaciones, no fracasaron en el campo ni en la industria más de un 10 por 100 por decrepitud propia. El resto fue creación de fuerza dentro de su incipiencia prontamente superada. Pese a la insuficiencia de técnicos, las colectividades dieron buen rendimiento civil y de guerra, y mejor se hubiesen expresado sin la labor enemiga, destructora, de gobiernos y columnas antifranquistas sin duda, pero mayormente antirrevolucionarios. La contrarevolución interna se cebó antes que el enemigo común contra las realizaciones colectivistas de la Confederación Nacional del Trabajo.

La derrota de 1939, esa nos afecta a todos. La brutalidad nazifalangista ha cortado en flor la cosecha de cada sindical y partido. Cargar la responsabilidad de esa pérdida exclusivamente sobre el dorso de la Confederación, sería imbécil. La culpa del desastre sufrido por todos la tiene el vencedor, y dejándolo así somos indulgentes.

Pero vencidos y todo, diezmados y todo... por la fatalidad, el tiempo y las rencillas, queda el ejemplo y quedan las raíces, y quien crea que éstas se han podrido en España desconoce, lamentablemente, la geografía humana y cordial de la península ibérica. Nosotros recogimos en 1931 la herencia internacionalista de 1870 en una comarca que parecía dormida. Nosotros, frente a unos «escogidos de la hora» que trabajaron en vano.

IDEAS, IDEAS, IDEAS

ASI, tres veces para que resuene, como invocando al caudillo sin invocarlo, aniquilándolo con las ideas mismas. Tres veces ideas para responder al poderoso triduo de Napoleón Bonaparte: «Dinero, dinero, dinero», ganador de batallas. Conciencia, dignidad y firmeza para derribar al becerro de oro —cornado con bayonetas— y sustituirlo con el oro de la conducta libertaria.

¿Que la sociedad es imperfecta y necesita de conductores? Lo sostienen los que no quieren ser conducidos y tratan de conducir a los demás.

Ideas, amigos, ideas, para que el proletariado no confunda pesebre con reivindicación de clase. Hitler y Perón legislaron «obrero» logrando un sindicalismo esofágico. Mussolini ocnvirtió a los sin trabajo en jornaleros del fascismo. El comunismo también concede al estómago para justificar sus dictaduras. El obrero harto —¡solamente harto!— causa náuseas a los hombres de porvenir, no a los ambiciosos y a los cultores del «momento que pasa». Ideas libres para no quedar a la derecha del comunismo gregarista y de la encíclica vaticana.

Váyase por una ventaja, otra, y otra siempre, en tanto la revolución (esa cosa que sólo asusta a los no revolucionarios) se aproxima por madurez provocada.

Desdéñese la ventaja concedida, la concesión que hipoteca voluntades. Sólo lo alcanzado por libérrimo deseo merece crédito y solidez de conquista.

Sindicalistas marca 1900 temían llegar a la pared de las ocho horas. Obtenidas, el sindicato se desmotivaría. Sin embargo, asaltamos el muro, se fue lejos, y el sindicato aún tiene motivo, y lo tendrá hasta el establecimiento de la sociedad igualitaria. Es el «más allá del ideal habrá siempre ideal», de Ricardo Mella.

Idealizar a los trabajadores, personalizarlos a fin de que no sean recua, masa, ejército; pasto de explotación y de banderías; he aquí tarea agradable y sana.

Contribuir al funcionamiento del Estado para dejar al mundo productor en traje dominguero, más sujeto a humillantes gradaciones, los libertarios no lo haremos. Al ejército del trabajo lo concebimos sin clases, oficiales ni jefes. Y sin directores. Todos iguales, todos trabajadores.

Esta posición exacta es la que deben comprender nuestros hermanos de obra, taller, fábrica, surco, laboratorio, aire, mar y subsuelo. ¿A quién no conviene la emancipación integral de los trabajadores? Que los desilusionados, antes que nadie, respondan a esa incisiva pregunta.

La posesión de pan, techo, vestido, coche, utensilios, vacaciones y atenciones sanitarias, ¿eliminará de por sí el peligro de las dictaduras, los abusos inevitables del poder, las clasificaciones deprimentes, la eterna existencia de escogidos y plebeyos? Y el peligro inminente de la automatización en gran escala, ¿no significa, a partir de ahora, un temible problema cuya resolución la sociología de tabla y puchero es incapaz de resolver?

La política social de avanzada que enfáticamente se aduce, no comprende que lo electrónico, supersónico y astronáutico pulveriza fronteras y distancias, acercándose, a pesar de los pujos estatales, a la concepción universal del anarquismo. Contra la evidencia misma, refractario a las exigencias del progreso, el Estado moderno evita el peligroso prejuicio nacionalista, multiplica las fronteras, la que parte Berlín en dos mitades una de ellas. Si el propio comunismo supuestamente internacionalista levanta furores patrióticos, pre-homicidas donde corren, mansas, las aguas del Amur, ¿qué no harán entonces los países atrasados del Africa, Europa, Asia y América?; ¿qué no harán irredentistas y litigiosos, agazapados en las cancillerías de los países que sean?

En este estado innegable de cosas, imaginemos la felicidad político-progresista conseguida; representémonos una familia inundada de euforia gustando la rica sopa dispuesta por la Ley MCXIX, tan ópima para la felicidad legal y refectorial de los productores. De improviso, un son intempestivo de trompeta corta la digestión de los sorprendidos comensales por tratarse de aviso de guerra, por cuya razón hay que alistarse, correr dirigido por una bandera —al ejemplo de la Edad Media, ¡hoy, en la época de la Nevera!— a la muerte para defender una frontera, una libertad, un orden, cualquier cosa. Matarse por los mismos prejuicios, idénticas razones e igual patriotismo aducidos por un enemigo tradicional, ocasional o imprevisto. Matarse por mandato, por carencia formal de principios, por atavismo supino.

El ideal libertario es para hombres ilusos —se dice—. Sin duda alguna, no es para personas desilusionadas, ni para individuos afectables a las grandes y canalizadas corrientes. Sólo nosotros vemos cómo una guerra 1914-18 es de libertad y la última, la conflagración de 1939-45 es también de libertad y la última, y la que nos hace temblar con sólo imaginarla, será la primera, también liberadora, de la nueva y espeluznante serie atómica. Y así se consigue que el proletariado siga preterido en su derecho de vida y disfrute de la misma, merced a las sindicales deformistas rojas, amarillas, chocolate y verdeblanco evangélico. ¡Bienaventurada la crédula inmensidad que las pulula!

Es tan exorbitante el bulto humano que impide el paso a la sociedad igualitaria, que la presencia actual del anarcosindicalismo es «insignificante». Pero sin él, ESPERANZA UNICA, la sociedad no tiene salida; menos aún ante una «modernidad» política que contiene todos los defectos característicos de la antigüedad (¿los citamos?: el autoritarismo, la propiedad abusiva, el sistema jerárquico, el capitalismo, no importa si marxista; el militarismo la justicia del que manda, con encierros, torturas, cadalsos; la desigualdad irritante, la ignorancia, ahora letrada; la reducción a cosa, del obrero...). Sin enfoque comunsita libertario, la humanidad se prepara a días terribles, tal vez de desolación infinita no para un pueblo solamente, sino para naciones enteras, en primer lugar las más en boga.

Motivo queda para perseverar, para tesonear anarquía. Los Estados no se entienden, y cuanto más se defienden y preparan más apresuran su ocaso.

Que en la hora del dramático renacimiento nuestro comunismo libertario se ofrezca intacto, no en propiedad de unos, sino en derecho de todos.

JUAN FERRER

SIEGE SOCIAL
39, rue de la Tour d'Auvergne
Paris, IXe - Tél. : TRU. 78-64
Rédaction et Administration
SORIANO J.
Fontenay-sous-Bois (Seine)
C.C.P. 14.103-62 - Paris

ABONNEMENTS
Six mois : 13 F.
Un an : 25 F.

24, r. Ste-Marthe, Paris, Xe
Tél. BOT. 22-02
Tél. Imprimerie : BEL. 27-73

ECOMBAT SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

Mauro Bajatierra, héroe solitario

por Cosme PAULES

UNO de los últimos días del mes de marzo de 1939, en circunstancias que el pueblo de Madrid —que había trizado cadenas durante 33 meses— se veía envuelto en la negra noche de su cautiverio bajo las zarpas sangrientas de un militarismo triunfante, Mauro Bajatierra lanza de sus pulmones para que sea llevado en las alas azules del viento el grito formidable de: ¡Libertad! Era este el último grito de la resistencia en armas contra el fascismo y el primero de la resistencia clandestina contra los triunfadores. De uno a otro confín de la Península, el formidable grito fue escuchado: ¡Cómo vibraron entonces y por su causa los cálidos espíritus juveniles de los Carballeira, de los Vila Capdevila y de los Sabater! Y es que el grito fue lanzado por un héroe solitario que moría en uno de los gestos más sublimes que la gran contienda revolucionaria de 1936 pudo contener, desde el obscuro portal de una casa madrileña, donde el héroe alimentaba sus más radiantes sueños de justicia. Y cuando los vencedores quieren exigirle que se entregue y que renuncie a aquellos sueños, él responde con su sangre por los mordiscos de las balas que despide el cañón de su pistola, certeramente dirigido al corazón de las fieras que lo acosan. Y dice ¡no! y mil veces no a la cadena que transportan, y muere como un valiente. Su muerte es la nacencia de una nueva vida heroica. De él parte la larga y terrible resistencia clandestina que no cesará hasta el triunfo definitivo sobre los manes de la esclavitud. Así lo han querido y lo quieren millares de hombres y mujeres que han seguido su ejemplo en el Interior.

***

Bajatierra es el más extraño caso de grandeza temperamental entre los hombres que de una manera u otra han contribuido a la revolución española, y no parece aventurado decir que entre los del mundo entero revolucionario. Bajatierra es un hombre de una cultura superior. Ingresa en el Movimiento Libertario, como intelectual; luego, se hace, como lo hicieron tantos otros hombres de talento, uno de los forjadores más firmes de nuestro movimiento. Junto con Manuel Buenacasa, con Felipe Alaiz, con Sánchez Rosa y otros organizan la propaganda de los ideales internacionalistas que con el correr del tiempo dar an frutos tan estimables. Bajatierra es el sagaz repórter de todos los actos de Acción Directa que tienen como fin el derrocamiento del autoriarismo en todas sus formas. Y cuando el caso se presenta continúa su recia e inteligentísima labor en los frentes de batalla, junto a los batallones de «aguiluchos de la F.A.I.» —com él gusta denominar a los combatientes libertarios— con los cuales convive, sufre, sueña y lucha denodadamente, lanza en ristre, sin olvidar ni un momento la ardiente pluma. ¡Qué bien de cuadraban aquellos famosos versos de Guiraldo!:

«Caballero de la idea
llevo pluma por espada.»

Pero él era algo más en el terreno de la acción y había comprendido que una pluma como la suya necesitaba apoyarse con firmeza en el cañón de su pistola, para poder cumplir debidamente su misión liberatriz, protestataria y justiciera.

***

Conquistada en principio la liberación de Madrid, el fascismo decide sitiarla primero e invadirla después. Para ello organiza un fuerte ejército de moros, requetés, falangistas y soldados regulares que por su potencial bélico, su disciplina militar y la ayuda de la aviación e incluso en hombres que reciben de Italia y Alemania, podrían haber conquistado inmediatamente la victoria a no haber mediado por una parte la decisión del pueblo en armas y por otra la heroica disposición de los conductores que canalizaban y animaban las fuerzas de la resistencia. Entre estos hombres visionarios y dispuestos por la libertad, se encontraba Mauro Bajatierra. ¿Cabe recordar aquí los nombres de Cipriano Mera, de Miaja y de Buenaventura Durruti? Ello resulta obvio, so pena de caer en la injusticia.

Los invasores, después de varias batallas —y una vez que las fuerzas de Durruti acaban por darles el golpe definitivo hacia atrás— deciden morderse los labios y dejar para mejor ocasión la conquista de Madrid.

Mauro no se queda quieto. Se dedica a recorrer uno y otro sector del frente animando a sus «aguiluchos» a proseguir sin tregua tras el enemigo que huye, sembrando en la conciencia de aquellos milicianos la semilla de una rápida victoria. Y en sus reportajes del frente —que «CNT» y otras publicaciones anarquistas lanzan a los cuatro vientos del incendio revolucionario— parecen rebullir las energías ardientes y en verdad se diría estar en contacto directo con unos cachorros de águilas que vuelan invencibles por encima del enemigo en franca derrota, acosándolo sin cesar y con violencia crispada, como quienes han sido ofendidos en lo más íntimo de sus nítidas existencias libertarias, con enojo, pero al mismo tiempo con la alegría de saberse defensores del amplio horizonte por donde sus alas deben batir todos los obstáculos que las alimañas reptilescas oponen a su vuelo triunfal. Lo cierto es que aquellas páginas de Bajatierra hacen sentir intensamente los anhelos de heroísmo liberatriz en cuantos viven pendientes de la lucha. Ellas poseen la chispa que moviliza hasta los más reacios a demostrar la hombría de bien que el momento precisa para sostener la libertad de Iberia. Poseen el fuego del heroísmo y están plenas de un sueño poético, pero que se está realizando al compás de la férrea lucha en las trincheras, donde los «aguiluchos» de Mauro marcan la pauta de todas las victorias posibles.

En vano los fascistas en el frente que recorre Mauro pretenden cortar las alas a una imaginación tan peligrosa para ellos. A una pluma que amalgama realismo con las ilusiones más puras de la mente de un escritor combatiente. Es un héroe en presencia y en potencia que posee el fluído defensor y electrizante de estos seres predestinados a sobrepasar todas las alternativas y a cumplir su cometido hasta el límite justo que la lucha les depara. Y en esto se parece a Ascaso, al tiempo que ambos demuestran una lamentabilísima deficiencia accidental del gran Durruti que no pudo alcanzar el verdadero y elevadísimo cometido para el cual el posible triunfo de la Revolución debió haberlo reservado. Una bala traidora destruyó la heróica armonía temperamental de Buenaventura Durruti antes de tiempo, cuando aún no era hora, cuando apenas rozaba su propio cenit cordillerano. Por su parte, Mauro y Francisco, cayeron en el instante preciso y justo: Durruti no. Por eso ellos murieron sonrientes plenos de júbilo triunfador en medio del poderoso enemigo. Durruti no pudo reir y dijo rabiosamente: «Al fascismo no se le discute; se le combate» para que todos comprendieran que nada había terminado, que la lucha aciaga seguía, que la victoria estaba lejos y que además se vislumbraba —él lo sabía y lo veía con la mayor claridad— incierta. Porque él ya no podría estar para llevarla hasta su feliz término. A Francisco le restaba el vigor de Durruti y de otros héroes que quedaban en el campo para proseguir la tarea victoriosa; a Mauro la seguridad de un imposible encadenado después de haber presenciado el continuado heroismo multitudinario de millares de combatientes que se habían defendido con la mayor tenacidad y cuya semilla debía fructificar sin duda aún en el más hondo desastre. La resistencia clandestina era para él una segura victoria que sólo necesitaba, en el último de los extremos, del transcurrir del rebelde tiempo. De ahí que entre estos tres héroes, el más llorado es y será siempre Durruti, por la angustia de su fin precipitado, adelantado e inconcluso.

(Terminará en el núm. próx.)

LA CONDENACION DE UN POETA

DESDE hace cinco meses, la prensa izquierdista y también la comercial se libran a una campaña de publicidad en favor de Carlos Alvarez, poeta español que anatematizó la ejecución del comunista Grimau y fue condenado a tres años de prisión, cosechando ahora seis meses complementarios por «haber ultrajado a la justicia» en sus declaraciones en aquel juicio.

Ni una queja por la acción de defensa de un antifranquista caído en las garras de Franco. Ni un reparo a la amplitud de una campaña que para el grave caso Granado-Delgado hubiéramos querido. Pero sí la protesta nuestra, incluso vehemente, por esas dos pesas y dos medidas, tan diferentes, según se trate de comunistas o de anarquistas. Julián Grimau, con toda su desgracia, conoció una avalancha internacional de apoyos (incluso el considerado cantor anarquista, Léo Ferré, lo ensalza), en tanto que nuestros desdichados compañeros Delgado y Granado fueron bárbaramente ejecutados sin haber conseguido levantar un estado de opinión general en este mundo dirigido, tamborizado, consignado y desentrañado que nos rodea.

Ante el inminente peligro de muerte que se alzó contra Delgado y Granado, ciertas voces vibrantes y profundamente humanas trataron de hendir los espacios, obteniendo el eco del silencio. Nosotros explicamos, desde nuestra modesta prensa, lo injusto, lo peligroso de aquel momento. Y nada. El verduguismo franquista precipitó el desenlace, y los anarquistas Delgado y Granado fueron, no fusilados como Grimau, sino agarrotados, es decir, estrangulados más lentamente, más cruelmente que lo hicieron los nazis con sus víctimas de los campos de la muerte.

Con España en manos de Franco no hay que jugar a la propaganda, señores periodistas comunistas y burgueses. Hay que ocuparse de la justicia de allí por vergüenza o decoro de la raza, por la defensa empeñada de la criatura humana, por los principios de la civilización misma, puesto que una existencia humana en manos del generalísimo carece de toda importancia. No existe en él esa cosa de la hidalguía, de la caballerosidad, del honor de soldado. Centenares de miles de soldados enemigos prisioneros han sido eliminados sumariamente por Franco por haberle combatido y haber perdido la guerra. «No habrá perdón ni olvido», dijo el «caudillísimo» en la primera celebración de su victoria. Y mandó matar fríamente, concienzudamente, a tante gente indefensa como le plugo. Y en menos escala aún mantiene el procedimiento, en vista de lo cual, ¿por qué el espíritu liberal del mundo —si es que aún existe— no se levanta con igual valor para defender a todas las víctimas inocentes del franquismo? Ni Grimau, ni Granado y Delgado habían cometido delito merecedor de la pena de muerte. Uno y otros procuraron influenciar la opinión española cada cual para su organismo político respectivo, siendo ejecutados por eso, por un delito que en Francia e Inglaterra no es delito y que en otros países a lo sumo hubiesen sido castigados con dos meses de arresto, lo cual prueba que España merece ser aislada por la civilización hasta que el poder que la avásalla deponga armas en beneficio de una situación humana...

Lo que prueba, igualmente, que una injusticia de Franco es igual a otra injusticia, y que ambas deben ser combatidas y, a ser posible, contrarrestadas con la misma fuerza si no hay que darle a entender a Franco que la injusticia es una dama negra que también coquetea en las filas progresistas mundiales.

No es satisfactorio que Grimau tenga cantor libertario y Granado y Delgado no lo tengan comunista o demócrata. Sería difícil convencernos de que la ignorancia del caso de un poeta que hacía veinte años estaba en presidio por antifranquista, estaba más justificada que el caso de un poeta que ha levantado polvo por haber sido encerrado por defender a una víctima comunista. Si hay partidismo en la justicia antifranquista, si sólo mereciera defensa la víctima constando en determinado partido y que a las demás las parta un rayo... de Franco, entonces nos diferenciaríamos poco de la justicia franquista que a veces tanto se pone en evidencia y otras tanto se calla, según sea el color político de los individuos victimados.

Libertad para Carlos Alvarez. Que sea pronto. Por haber rechazado una muerte más, recayente a la conciencia de Franco —caso de que la tuviera— este poeta no merece la persecución que sufre.

Pero hay mucha más gente noble en las ergástulas franquistas de la cual no se habla sino desde las humildes columnas de periódicos de refugiados. Porque lo no comunista, incluso a la prensa burguesa le parece cosa de menor cuantía...

DESDE BARCELONA

El Concilio vaticano

LOS españoles, aunque estamos rodeados de curas por todas partes, no tenemos derecho a saber lo qué pasa en el Concilio.

Podréis decirme que lo que pase en el Vaticano nos importa un bledo, pero tal afirmación peca de ligera. En la España franquista que disfrutamos, los españoles, mal que nos pese, dependemos de la Santa Madre Iglesia, católica, apostólica, etc., que nos abre amorosamente sus brazos dispuestos para ahogarnos al menor signo de resistencia. Por eso el noventa por cien de las escuelas son religiosas, y las que no lo son, tienen la asignatura de religión en todos los cursos, desde que el niño aprende a leer hasta que se doctora de ingeniero agrónomo, pongamos por caso; de los sacramentos es practicamente imposible escaparse; el matrimonio civil es una entelequia; el divorcio, ni pensarlo; los curas explotan un sucedáneo llamado separación canónica que no sirve para nada pero que cuesta muy caro; si te mueres te acompañarán hasta la tumba con tanto más interés cuanto mayor hubiera sido tu voluntad de no verlos. Y si al fin, hastiado, te marchas al extranjero te seguirá la sombra de un cura con la misión específica de no dejarte de la mano. Y encima los españoles pagamos de nuestro bolsillo toda esta inmensa organización de la vagancia clerical.

Por eso desde aquí nos hemos interesado por dos temas que llevan de cabeza al curato y al gobierno.

Libertad religiosa. Ahora, al cabo de dos mil años, cuando ya estamos en la era espacial, se dan cuenta los Padres de la Iglesia (es decir, los que no tienen hijos pero tienen sobrinos) que la libertad religiosa es atributo esencial del hombre y que el hombre tiene derecho a abrazar la religión que más le acoomde; que las imposiciones y los monopolios van en contra de la armonía de los pueblos y que, en fin, todos los predicadores de la muerte deben estar en igualdad de condiciones. Y aún se olvidan de proclamar la mayor de las verdades, la más hermosa: el derecho del hombre de escoger y defender la mejor de todas las religiones, el derecho de no profesar ninguna de ellas, el derecho de dejar a Dios en su cielo (para que lo encuentren los astronautas si es que pueden) y permitir que los hombres vivamos en paz y amor en la tierra sin dejarnos embaucar por magos y hechiceros por mucho que hayan cambiado su ropaje.

Otro es el tema de la limitación de la natalidad. Al instalarse el fascismo en España, Franco pactó con la Iglesia el recrio forzado de los españoles como medida fundamental para la abundancia de soldados, de clérigos y de trabajadores. Necesitábamos guerreros cuando soñábamos con un imperio que no ha aparecido por parte alguna porque elegimos mal a nuestros aliados; necesitábamos curas a manta para uso interior, y para la exportación como maravillosos quinta-columnistas del Movimiento, y necesitamos esclavos para que mantengan a los ricos y creen las modernas obras faraónicas del Valle de los Caídos, de los Seminarios, de las nuevas Iglesias, de los Pantanos, de los Planes Badajoz, etc., tan maravillosos que el agro español está casi despoblado y la emigración a otras tierras aumenta sin cesar.

Por ello, los que hicieron voto de quedarse solteros para su mayor comodidad (ahora ya dicen ellos mismos que no hacen voto de castidad) trinan y vociferan contra la limitación de la natalidad con el fin de que nosotros, los que no llevamos sotana, tengamos muchos hijos, incluso para compensar los que ellos no tienen o son incapaces de tener.

Al parecer en Roma se han dado cuenta de lo que ya sabíamos nosotros desde hace más de 200 años, de que el exceso de población mantiene a las masas en la miseria y, caritativamente (caridad de efectos muy retardados y muy restringidos) se aprestan a aflojar las cadenas, a levantarnos el castigo de la proliferación forzosa y premiada. Pero esto en España sigue siendo un herejía, y aunque lo mande el Papa y lo mande el Vaticano, en España seguirán mandando los carcas, los que han construído un Estado a su gusto, católico, retrógrado, totalitario, facha, financiado por los yanquis, y más papistas que el santo Padre.

NICA-SIPANI-AGUA

Parábola de la castaña amarga

por Fabián MORO

ANANDA tenía alma de viajero, la costumbre de observar y la necesidad de expansiones sensitivas, de afectos sin trastienda; buscaba alegrías espirituales y receptáculos sin rendijas, donde poder alojar sus íntimas inquietudes. Con estas tendencias y acaso por su causa, andaba, observaba, y, gustaba escuchar, oir, más que hablar. Deambulaba sin prisa por carreteras y por caminos, por senderos y por atajos, en todo tiempo y región. Si iba Ananda por atajos no era con la intención de llegar antes donde iba, puesto que para él el camino era un fin siendo para los demás un medio; lo hacía para gozar de las intimidades del paisaje, para escudriñar los recobecos de la campiña, para alejarse del camino trillado por los pies, los cascos y las ruedas. Comía lo que encontraba en el campo; con poco tenía bastante. Y si ocurría que no tenía más que aire, con ello se conformaba. Se cobijaba no importa donde. Descansaba donde buen acogimiento tenía. Y si así no era, cosa ésta muy corriente, al pie de un carrasco en el carrascal, o sobre la paja en un pajar. Andariego eterno era y por el chiflado errabundo lo conocían.

Cuando entraba en un pueblo que a su paso encontraba, no preguntaba con los labios; preguntaba con los ojos. La respuesta se presentaba más o menos tarde. A veces enseguida, a veces al salir. Pero corrientemente era la callada. Y a veces una coz moral, una patada lengual. En este caso, Ananda se orillaba y dejaba al bruto refocilándose en su brutalidad. Ananda buscaba el sí del corazón no el de los labios. Ese sí raramente hallaba. No se inmutaba por eso. Porque tenía siempre para dialogar, los árboles al mecer de sus hojas, la brisa o el vendaval, los arroyos con su murmullo placentero cuando sosegados, o su gruñir pesado cuando coléricos.

Como bagage Ananda llevaba, un cayado y un farol. Cuando se acercaba a una villa o a un villorrio —por las ciudades nunca iba y siempre las esquivaba— encendía el farol antes de entrar. De día igual que de noche, encendía el farol. Aunque fuere mediodía, Ananda encendía el farol y con él en la mano entraba y atravesaba el conglomerado urbano. Y cuando lo dejaba atrás, encontrándose de nuevo en el campo, se paraba un momento, apagaba el farol y continuaba camino adelante. Solo de vez en cuando apagaba el farol en las calles de la villa o del pueblo que pisaba.

Los chicos iban como bandadas de gorriones, acompañándole por detrás, haciendo chacotas y monerías; tirándole de la ropa o tocando con las manos el farol encendido con la intención de hacerlo caer; pero los goznes psicológicos de Ananda no se desmontaban por ello. Esto los chicos. Los grandes, si lo veían por primera vez se reían de él. Y los que tenían noticia de su persona y los que tenían recuerdo de haberlo visto, decían:

—Mirar: el «chalao» que llega. El tío del farol encendido.

Ananda ni de los chicos ni de los grandes hacía caso en esos casos. Con paso seguro y mirar horizontal, sin asomo de desdén, al compás del cayado chocando en el suelo avanzaba, su calma y su serenidad como soporte. Los engranages de su consciencia quedaban inalterados.

Ocurría a veces que un lugareño se acercaba tocándole en el hombro con aire afectuoso, invitándole a entrar en su hogar para charlar, reposarse y restaurarse. Ananda lo miraba, aceptaba y, al trasponer el umbral, apagaba el farol.

Aquel día deambulaba Ananda por una región montañosa. Iba por una carretera de esas de tercer orden, camino vecinal más pronto, que subía entre colinas de lacios majuelos; que a la sazón habían ya pasado las vendimias. El vientre le exigía de manera casi escandalosa algo con qué continuar su automática función. Removíase de forma nada normal. Y el estómago, tímido, se encogía sin decir nada. Ananda se ladeó del camino y fue a sentarse sobre la hierba espigada, casi amarilla, a punto de secarse. Al pie de un árbol, en una suave ladera, dejando a su vera el cayado y el farol. Mirando estaba los colores del paisaje particularmente hermosos en la agonía del buen tiempo, esas pinceladas sin pareja, del otoño, cuando cruzando su vista cayó una castaña a sus pies. Viéndola caer a su lado, se dijo: «Mira por donde las tripas se calmarán». La castaña se encontraba aún en el cofre verde, en el cuenco de su envoltorio natural, espeso y erizado. Estaba allí entre la hierba como si se tratara de un puerco-espín jovencito, sin aún saber andar. Y mientras que sin prisa la contemplaba, discurría así:

«Osco aspecto. Forma antipática, repelente, con los pinchos de su manto, ese fruto que se parece al erizo. Ahí dentro hay, sin embargo, pulpa agradable, azucarada, sabrosa, nutritiva, altamente nutritiva. Ahí dentro se esconde, defendida aún por una segunda corteza dura y lustrosa. Y parece decir: si quieres alimentarte conmigo, gáname. Salva con tesón y con paciencia las barreras del lugar donde me escondo. Has de saber que mi aparencia engaña, confunde al primer golpe de vista y no soy lo que represento.»

Cogióla después; rompió el envoltorio arisco y espeso con cuidado de pincharse. Apareció la fruta con su corteza recia, tersa y brillante. Después de descortezada, cuidó con esmero de levantar el velo aterciopelado que la ceñía como una camisa de seda. Limpia, la llevó a la boca y la hincó el diente. Paróse en seco, de un

(Pasa a la página 3.)

Desahogo

Leído en un pinar de España: «Cuando se quema un bosque se quema algo suyo.»

Juan Mínimo coge unos leños para calentar su hogar y Juan Máximo se lo impide perentoriamente: «Este bosque es enteramente mío.»

***

En la reunión internacional de magos habida en Barcelona, hubo toda suerte de escamoteos, menos la suerte maravillosa de escamotear a Franco.

***

Esa viene de Caracas:

Uno.—*Madrid es la capital más corrompida del mundo. En el parque del Retiro vi a una pareja besarse apasionadamente.*

Otro.—*Las parejas enamoradas se besan así en no importa qué lugar del mundo.*

Uno.—*Pero es que «mi» pareja del Retiro era de guardia civiles.*

***

Tres días de fiestas seguidos para los obreros de la U.R.S.S., conseguidos sin recurrir a la huelga.

Después de 48 años de sindicalismo doméstico, ya empiezan a florecer mejoras en Rusia.

***

Tan tradicionalistas son los madrileños, que vuelven a las fuentes con cántaros en pleno invierno.

¡Qué remedio, si a los grifos caseros se les seca el pico!

***

Preposición. Si te adhieres al comunismo chino, ¿qué resultas?

Co-chino.

Ni más ni menos.

***

Jesús ha vuelto nacer. Ni mérito. Naciera una sola vez, y pondría más cuidado en morirse.

***

—Morirás —me dijo Isgleas— a golpes de asambleas.

GALI MATIAS

LA INQUISICION EN CARABANCHEL

MADRID.—En la cárcel de Carabanchel una cincuentena de detenidos políticos han sido castigados a encierro subterráneo por haber resistido repetidamente a oir misa presionados por el personal de la casa. Establecido el hecho contradictorio, la dirección del establecimiento decidió abusar de su poder para que los reclusos no religiosos abdicaran de sus convicciones, y al no poderse imponer por coacción recurrió a la vía de hecho. Una vez cometido el atropello, los responsables del mismo —el director y el cura— han librado nota a la prensa asegurando tratarse de un caso de ofensa a la religión por cantos anticatólicos entonados.

Concciendo la sequedad, la cerrilidad y la facilidad por la mentira que distinguen a los católicos franquistas, es de imaginar el estado de desesperación de los presos de Madrid librados a la venganza de esos sayones del Santo Oficio.

Papel recibido (1)

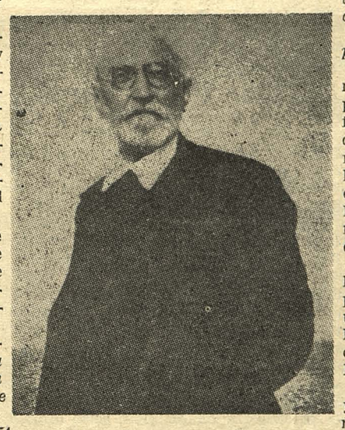
«Letras» imágenes libertarias

(Diremos de Unamuno lo que toda la prensa mercenaria ha callado.)

En ocasión del centenario de Miguel de Unamuno, maestro nuestro y de toda una generación, la Federación Independiente Estudiantil —clandestina— rinde homenaje al gran filósofo, figura preclara de la Cultura Española, ejemplo edificante de la riqueza espiritual e intelectual de nuestro pueblo, de esa España que fue libre y que hoy padece aherrojada el régimen totalitario franquista.

La dictadura pretende apropiarse ahora de la personalidad insigne de Unamuno. Piensa con ello darse aire de educadora y cultivada que su trayectoria y origen sanguinario desmienten.

«Oigo gritar al general Millán Astray: «Abajo la inteligencia» «Viva la muerte» y oigo proferir esos gritos en esta Universidad, recinto sagrado de la inteligencia y de la vida.



El general Millán Astray es mutilado. No es culpa suya, Cervantes también lo era, mas todos los mutilados no tienen la grandeza de un Cervantes, y hay enfermos que buscan el olvido a su mutilación propia en la mutilación general. Yo tiemblo ante la idea de que hombres como Millán Astray puedan sentar en España las bases de una psicología de las masas.

Venceréis porque disponéis de la fuerza bruta necesaria, pero no convenceréis.

Para convencer hace falta persuadir, y para persuadir os faltan dos cosas: razón y derecho a la lucha.

Considero inútil exhortaros a que penséis en España.»

Este discurso lanzó Unamuno a los nacionalistas reunidos en Salamanca para celebrar un acto de exaltación falangista. Esta es la respuesta pública de dignidad que la Cultura Española, por boca de Unamuno dirigía a la militarada fascista. Esta es la lección suprema de honor y de amor a España que el maestro ofreció al mundo en la última aparición pública de su vida.

Confinado en su domicilio por las hordas falangistas, Unamuno falleció poco más tarde ante la imagen de una España desgarrada, sometida a la barbarie desencadenada por Franco y sus sostenedores alemanes, italianos y moros.

Juan Ramón Jiménez, José Ortega y Gasset, Antonio Machado..., tantos nombres prestigiosos arrojados de nuestro suelo por la bestialidad fascista, suprimidos físicamente como Federico García Lorca, exterminados moralmente como Miguel de Unamuno...

«F. I. E.»

España, noviembre 1964.

(1) Letras, Imágenes libertarias, *es una hoja clandestina que nos llega de España. Lleva el número 1 y es órgano de la «Federación Independiente Estudiantil».*

Acierto, consancia y ¡suerte, jóvenes amigos!

EN PRENSA

Tipos españoles

SEGUNDA PARTE